DESMOS

AMITIÉS GRÉCO-SUISSES
LAUSANNE
BULLETIN Nº 25 – OCTOBRE 1997

ASSOCIATION DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES

Membres d'Honneur
S.E. Alexandre AFENDULIS
M. Louis MAURIS
M. Alexandre SCHLAGETER

SOMMAIRE

Pages

3- 6	G. Decorvet	L'oeuvre de Takis Théodoropoulos : à l'ombre de l'Acropole
8-13	C. Bérard	Lumière de l'orthodoxie : petit pèlerinage athonite (suite)
15-17	M. Brunner	De la boue jusqu'aux genoux... : le trésor d'Erétrie 1996
18-23	E. Le Berre	Le dieu Apis chez Hérodote
24-25	D. Zumbrunnen	Hérodote et la cité athénienne
27-29	H. Guisan	L'Etre et le Faire ou le silence des Athéniennes
31-33	I. Foka	Architectes de la Grèce ancienne
35-37	Y. Gerhard	Chronique de l'Association

L'Association des "Amitiés gréco-suisses" a été fondée en 1919 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.

Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin, "Desmos"; en français : le Lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisses en s'adressant au Comité, case postale 2105, 1002 Lausanne, compte de chèque postal : 10-4528-0

Cotisation annuelle :	membre individuel :	fr. 25.–
	étudiant :	fr. 15.–
	couple :	fr. 40.–
	membre à vie individuel (versement unique) :	fr. 400.–
	membre à vie couple :	fr. 500.–

Illustration de la couverture : drachme en argent de la ligue eubéenne trouvée à Erétrie. Fin du IVe - début du IIIe siècle avant J.-C.

L'OEUVRE DE TAKIS THÉODOROPOULOS : À L'OMBRE DE L'ACROPOLE

"Tout à coup, un drôle de personnage, camus et bedonnant, un certain Socrate, est apparu dans la région pour annoncer aux citoyens athéniens que la vérité ne résidait ni dans l'Assemblée du peuple, ni dans la foi religieuse, dont le temple était le Parthénon que nous voyons là, mais quelque part ailleurs. Où cela ? La question nous plonge, aujourd'hui encore, dans le désarroi.

Désarroi ? Le mot est lâché ! Bon sang de bonsoir, cela ne ratait jamais ! Pourquoi est-ce que je devais toujours tout mélanger et finir par ne plus savoir où j'en étais ?"

A l'occasion de la publication du dernier roman de Takis Théodoropoulos en traduction française (*La Chute de Narcisse*, éditions Actes Sud), et de la récente parution de son essai sur André Malraux (*Malraux : les métamorphoses de la Grèce secrète*, Institut français d'Athènes), nous avons jugé intéressant de présenter aux lecteurs de "Desmos" l'oeuvre de cet auteur qui commence à se faire connaître dans le monde francophone.

Takis Théodoropoulos, romancier grec, fait partie de cette nouvelle génération d'écrivains qui, avec un regard tout à fait neuf, et dans un style actuel, ne peut s'empêcher d'interroger inlassablement l'immense héritage légué par ses prestigieux ancêtres.

A lire les sept ouvrages qu'il a publiés à ce jour, on voit poindre un écrivain qui se cherche à travers le flou de la vie moderne, dans un étonnant mélange d'autodérision, d'inquiétude, de froideur et d'imagination.

Si son œuvre se révèle déjà riche et diverse, faite de contours et d'aléas, de huis clos et d'échappées, de cérébralité et de délire, on y distingue tout de même un noyau, un repère solide et formidable, une convergence : l'Acropole. Celle-ci ne cesse, malgré les ravages du temps, de trôner au sommet de sa roche, on peut toujours l'apercevoir "*dans la perspective d'un boulevard*". Elle est le point d'ancrage unique, toujours fidèle et imposante, malgré ses éboulements. Au fond, l'Acropole est à l'auteur ce que les ruines grecques sont à l'Occident : la représentation mutilée de la beauté même, l'achèvement de la perfection, l'image de notre origine, dont on ne peut sentir la présence lorsqu'on ne la voit pas.

La Chute de Narcisse, le roman dont est tiré l'extrait cité en exergue, met en scène un écrivain grec pitoyable, totalement démuni de repères, ballotté par une réalité qui le dépasse, prêt à suivre aveuglément le premier être capable de lui assener la moindre idée forte. Or, ce désarroi, qui entraînera le personnage dans une cavalcade fébrile et loufoque à travers Athènes, puis Genève, Paris, les États-Unis, avant de le ramener à Athènes, est rédigé avec une telle maîtrise du récit que le contraste entre ce chaos intérieur et cette rigueur de l'écriture agit sur le lecteur avec une force toute particulière.

Andréas Guionis, à la fois "héros" et narrateur du roman en question, réincarnation d'un Narcisse moderne qui n'en finit pas de chuter à force de contempler le reflet de sa propre défaite, est tellement dépité par sa propre existence qu'il se trouve entraîné, bien malgré lui, dans des affaires louches. Il rachète à vil prix, pour le compte de sombres mafieux dont il préfère ne pas connaître l'identité, des parcelles de "*cette éternelle terre grecque*". Puis on lui confie des statuettes représentant les douze dieux de l'Olympe, qu'il doit faire passer en fraude de Suisse en France. Il accepte tout parce qu'il est amoureux d'une Grecque américaine fatale qui le mène par le bout du nez et parce que, malgré tout, il faut bien "*gagner sa vie, comme on dit*".

Sur une toile de fond policière, donc, Théodoropoulos nous livre ici un roman surtout psychologique. Celui-ci serait sombre si la dérision ne pointait au détour de chaque phrase, tout comme l'Acropole pointe au détour de chaque angle de rue à Athènes. *La Chute de Narcisse*, c'est l'heureux récit d'un romancier malheureux (le narrateur s'entend) qui se révèle incapable d'exprimer par des mots ce qu'il éprouve. Qui se révèle incapable de vivre comme il l'aimerait. Et dont la seule voie de salut réside dans l'écriture.

Le roman précédent de Théodoropoulos, "*Le Paysage absolu*", embrassait une thématique plus vaste. Cette fois le héros est un artiste peintre méconnu, Georges Galanos, né au début du siècle et décédé vers 1980. Le narrateur, jeune journaliste athénien, s'efforce de retracer le tortueux parcours de cet artiste misanthrope. Il s'en va questionner les anciens amis du peintre. Petit à petit, il se trouve emporté lui-même dans son propre récit, dont il devient un acteur à part entière.

Au vrai, le peintre dont il est question n'a jamais existé. Mais le portrait qu'en fait Théodoropoulos est à ce point convaincant que plus d'un critique grec s'est laissé abuser. De jeune homme ardent et patriote, ayant combattu les Allemands à El Alamein, Galanos devient par la suite un artiste prétentieux, presque haineux, oscillant entre délire et froideur, entre idéaux artistiques et rigueur scientifique. Il vit retiré dans les montagnes d'Arcadie, où il est considéré comme un original par les paysans du coin. Plus tard, quand les colonels prendront le pouvoir, il est bombardé "artiste gouvernemental" par la junte. Il a en tête un projet fabuleux : construire une "*cité immense, qui regrouperait tous les styles grecs depuis la plus haute Antiquité jusqu'à aujourd'hui*". Les colonels sont emballés. Il se met au travail. Mais ses délires sont autant d'atermoiements. Il se cherche lui-même, se dispute avec tout le monde. Et la junte au pouvoir tombe avant qu'il ait pu parachever sa cité de rêve, son "Acropole" à lui.

A la fois variations sur les thèmes de l'hellénisme, de la création, de la réalité et de ses contraintes, du passé et du présent, "*Le Paysage absolu*" est un roman à tiroirs, exigeant et fascinant. Un grand roman.

Dans son essai sur Malraux, qui a récemment paru à la fois en grec et en français, Thédoropoulos se livre à des réflexions sur le regard que jetait Malraux sur l'art grec. "C'est en romancier qu'il pénètre dans son Musée imaginaire", écrit-il. Un romancier fasciné par tous ces chefs-d'oeuvre qu'il y aperçoit, et par là même, fascinant.

C'est l'occasion pour Théodoropoulos de commenter la soudaine évolution qu'a connue l'art grec vers la fin du VIe siècle avant Jésus-Christ. De simple production à la gloire des dieux et de la beauté, l'art grec devient alors un véritable hymne à la gloire de l'homme et de l'individu. L'artiste antique s'impose alors en tant qu'être humain. Et, à travers lui, s'imposent tous ses contemporains. Le citoyen grec s'affirme comme un être à part. Il proclame son droit à l'existence. Revendique son individualité. Oui, l'humain existe, et son existence *a quelque chose d'unique.*

Cela se voit non seulement dans l'art, écrit Théodoropoulos, mais aussi dans les inventions. Dans cette idée nouvelle qu'avaient eue les anciens en créant ce système politique appelé "démocratie". Car les Athéniens, écrit-il, n'avaient pas conçu la démocratie comme un idéal de société. Pas du tout. C'était pour eux une question de survie : il s'agissait de trouver le moyen de faire cohabiter des milliers de citoyens, dont chacun d'entre eux, tous autant qu'ils étaient, se considérait comme une entité

unique et exceptionnelle. "*A croire que ces hommes-là ont créé la démocratie parce qu'il leur fallait trouver le moyen de pouvoir vivre ensemble. Pour la bonne raison qu'ils se craignaient comme la peste, qu'ils ne pouvaient se supporter les uns les autres. Car enfin, regardez-les : ils puent, ils crient, ils sont prêts à voler - suffit qu'ils soient sûrs d'en tirer profit -, ils jalousent quiconque a l'audace de susciter leur admiration l'espace d'un instant, ils vous ont des superstitions inouïes, ils sont malins en diable, comme cet Ulysse qu'ils aiment, ils débitent des mensonges au gré des circonstances, histoire de se tirer d'affaire ou de remporter le morceau, ils renient ce qu'ils vous ont soutenu la veille au soir, mais ces gens-là existent. Or, ça ne leur suffit pas d'exister, mais il veulent en plus se convaincre eux-mêmes et les autres avec eux, que leur existence n'a pas de précédent. Bref, ils se sentent uniques.*"

L'Acropole elle-même, ce "symbole de l'Occident", comme l'appelait Malraux, était née d'une Hybris, d'un outrage, d'une outrance, puisque pour la bâtir Périclès avait dû vider la caisse de l'Etat et dilapider le trésor de l'alliance athénienne. Cela "au mépris du principe fondateur de l'Alliance, qui visait, théoriquement, à faire face au risque de récidive de l'armée perse."

Outrage ou non, outrance ou non, l'ombre de l'Acropole flotte au-dessus d'Athènes. Le monument baigne dans notre imaginaire occidental - et dans l'oeuvre de Théodoropoulos : à la fois source et repère.

Gilles Decorvet

Le Musée Olympique

Le plus grand centre d'information au monde sur le Mouvement olympique.

Dans un site prestigieux et grâce
aux techniques avancées de l'audiovisuel,
revivez les meilleurs moments des Jeux
et les émotions des athlètes.
Ouvert tous les jours dès 10 h.
Fermé les lundis du 1er octobre
au 30 avril.

MUSEE OLYMPIQUE
LAUSANNE

1, Quai d'Ouchy. Tél. (021) 621 65 11

BIBLIOGRAPHIE DE TAKIS THÉODOROPOULOS

En grec :

Ο βίος στην Πολιτεία του Θοδωρή Κοτρωνηθοδωρήκωλου (récit), Olkos, 1977.

Ο ψίθυρος της Περσεφόνης (récit), Agra, 1985.

Νύχτες στην Αρκαδία (récit), [1]Roès, 1987; [2]Hestia, 1992.

Το αδιαωόητο τοπίο (roman), Hestia, 1991.

Η πτώση του Νάρκισσου (roman), Hestia, 1994.

Όσοι έχασαν τον ύπνο τους (théâtre), Kastaniotis, 1997.

En français :

Le Paysage absolu, roman traduit par G. Decorvet, Actes Sud, 1992.[a]

La Chute de Narcisse, roman traduit par G. Decorvet, Actes Sud, 1995.

Edition bilingue grec-français :

Μαλρώ : οι μεταμορφώσεις της κρυφής Ελλάδας - Malraux : les Métamorphoses de la Grèce secrète, essai trad. par G. Decorvet, Institut français d'Athènes, 1996.[b]

---

[a] L'ouvrage est épuisé chez l'éditeur. La Librairie du Boulevard à Genève en possède toutefois certains exemplaires.

[b] L'ouvrage est introuvable en Suisse, si ce n'est à la même Librairie du Boulevard à Genève.

CONTINENTAL
HOTEL ****
LAUSANNE

2, place de la Gare
CH-1001 Lausanne
Téléphone 021/320 15 51
Fax 021/323 76 79

Le Café Continental le lieu de rencontre idéal, à la place de la Gare, savourez une cuisine rapide, et légère toute la journée

Le service traiteur nous nous chargeons, d'une organisation minutieuse, afin que toutes vos, invitations soient un succès

L'Hôtel Continental 120 chambres individuelles et doubles, l'hébergement idéal pour vous, vos hôtes et vos partenaires d'afffaires

Les salons 5 salons pouvant accueillir, 6 à 120 personnes, à votre disposition pour, vos fêtes de famille, cocktails, séminaires, etc

LAUSANNE PALACE

The only star we care about is our guest

The Swiss Leading Hotels

one of *The Leading Hotels of the World*

GRAND-CHÊNE 7-9 · CH-1002 LAUSANNE · TEL. ++41+21 331 31 31 · FAX ++41+21 323 25 71 · TÉLEX 45 41 71

LUMIÈRE DE L'ORTHODOXIE
PETIT PÈLERINAGE ATHONITE
(SUITE)

III La Vierge des Ibères

Khaîré Porche du mystère le plus secret
Khaîré Pour qui de nouveau le Paradis s'entrouvre
Khaîré Clef du Royaume du Christ
Khaîré Porte du ciel
Xairetismoí de la Très Sainte Portaïtissa, Ikos 15.

Voici donc la suite du récit rapporté dans les deux précédents numéros de Desmos *auxquels il faut se référer pour les indications bibliographiques, discographiques et autres (notamment pages 9 et 10 du n° 24). Nous étions entrés dans le monastère des Ibères et nous avions engagé le dialogue avec le moine responsable de l'accueil, à la porte de l'*arkontaraki (hôtellerie).

Les Ibères en question, on se permettra de le préciser, sont, ou plutôt étaient, des Géorgiens; on serait presque tenté d'écrire des "Colchidiens", descendants de la magicienne Médée ! Leur monastère a joué un rôle très important dans les relations entre cette lointaine région, localisée entre la mer Noire et la Caspienne, et l'orthodoxie grecque athonite. Le père qui nous a accueillis s'appelle Iakovos; il prend notre séjour en main avec beaucoup d'autorité ! Nous lui expliquons que nous n'avions pas l'intention de dormir à Iviron, car d'une part un écriteau à Dafni précisait qu'il fallait s'annoncer par téléphone, et d'autre part nous projetions de descendre le plus possible au sud. "Restez, dit-il, il se fait tard, et la route est longue jusqu'à Karakallou. Laissez vos bagages ici. Vous avez le temps de visiter Stavronikita en passant par le bord de mer (c'était le sentier que nous avions déjà emprunté "par hasard")[1] et de revenir pour les vêpres. Mais ne vous attardez pas !"

Nous avons donc suivi la côte jusqu'à Stavronikita, un des plus petits couvents de l'Athos, "restauré avec goût" avait précisé le père Iakovos. Nous passons de crique en crique, côtoyant une mer d'une pureté admirable, nous accrochant aux escarpements, fendant la forêt, obéissant aux caprices du chemin minuscule - ces chemins tant menacés de la Montagne Sainte, qui ont tendance à disparaître faute d'entretien. Sur une petite butte, un grand moine solitaire coupe délicatement, avec une insolite paire de ciseaux, de petites fleurs mauves. "*Evlógison*, bénis !" c'est la salutation athonite, utilisée d'ailleurs dans tous les monastères, j'en ai fait plus tard l'expérience à Sainte Catherine. A quoi le moine répond "*ho Kyrios*, le Seigneur"[2]. Ici plus de bonjour bonsoir; comme nous l'avions dit, nous vivons dans un autre espace-temps; et d'ailleurs, techniquement, il est difficile de savoir quand commence le jour ou finit la nuit des moines.

Après un court passage en forêt nous débouchons sur le monastère (cf. *Desmos* 24 page 8, vue du nord, alors que nous arrivons du sud). Les restaurations des principaux bâtiments sont terminées mais quelques ouvriers travaillent encore autour d'une chapelle qui domine la mer. Nous entrons; tout est calme et paix. Le vieux moine, mince, silencieux, hiératique, une silhouette à longue barbe tout effilée, comme sorti directement d'une icône, qui

[1] Ces détails et précisions pourront paraître (ont déjà paru!) fastidieux à certains. On verra ci-dessous que, selon notre expérience, ce n'est pas inutile.

[2] On peut aussi employer la grande acclamation pascale «Christ est ressuscité» à laquelle on répond : «(Il est) vraiment ressuscité!»

nous reçoit nous sert café et raki. Pas un mot de trop ne sera échangé : ce n'est pas qu'il soit distant, mais manifestement il vit dans la sérénité de l'âme, la véritable *hésychia*. Nous visitons gravement l'église. Je ne parlerai pas ici des fresques ni des autres trésors de l'Athos, sauf circonstances exceptionnelles liées à mes recherches sur les représentations des ciels dans les scènes de Seconde Parousie.

En ressortant du monastère, nous sommes éblouis par la lumière et la chaleur de cette fin d'après-midi. Nous regagnons Iviron au pas de course. Le père Iakovos nous attend pour enregistrer nos noms et professions dans son grand livre d'hôtes. Christos se déclare barman, ce qu'écrit sans sourciller le moine (après tout le bienheureux Jean de Valaam a aussi débuté comme barman !)[3]; ce qui l'intrigue, c'est le compagnonnage de l'archéologue professeur à l'Université de Lausanne et du barman de Mytilène ! Nous lui expliquons les difficultés des licenciés en archéologie classique, même en Grèce. Enfin, nous gagnons, par un dédale de couloirs et d'escaliers enchevêtrés, la chambre que nous partageons avec un colosse américain orthodoxe. Il ne sera pas facile, cette nuit, de s'y retrouver !

Nous entrons dans l'église pour affronter notre premier office athonite. Bien que je transporte dans mon sac le *Pentecostaire*, je suis immédiatement perdu. Il ne reste plus qu'à se laisser porter par la psalmodie, les chants, les volées de *Kyrié eléison*. Les cliquetis aigus des clochettes des encensoirs, les bouffées d'encens, les scintillements des cierges dans la pénombre créent une ambiance extraordinaire. Des moines entrent, d'autres sortent. Tantôt on allume des lampes, tantôt on les éteint. Les métanies permettent au corps de bouger et d'éviter l'ankylose. J'avoue qu'au bout de – j'ai l'impression qu'il s'agit de plusieurs heures – la tête me tourne. Notre course à Stavronikita, la fatigue, la faim, la chaleur, l'impossibilité de s'asseoir ont raison de ma résistance et je dois sortir dans le narthex. Je dois être un peu vert car un moine vient s'enquérir si tout va bien !

Après un frugal repas de pain et de lentilles, nous nous retrouvons tous devant

Le petit simandre.

les portes du monastère. Nous jouissons du calme de la nuit. Il n'y a pas de lumière. Les conversations sont feutrées. La grande voûte étoilée couvre le Jardin de la Vierge. Il est temps de rentrer car demain matin la liturgie divine débute très tôt, précédée d'ailleurs par les nombreuses lectures des heures.

En pleine nuit, le martèlement du simandre remet le monastère en marche. A 4 heures la chapelle de la Vierge est déjà bondée. Tous les pèlerins se pressent pour vénérer la grande icône de la Portaïtissa, la Vierge

[3] Cf. Jean de Valaam, *Béatitudes*, publié par Maxime Egger (Le Sel de la terre, Pully, 1997).

du portail, une des grandes icônes miraculeuses de l'Athos dont on ne compte plus les merveilles[4]. Jetée à la mer par une sainte femme pour la sauver d'une invasion de barbares, elle arriva en flottant devant le monastère. Une fresque d'un goût discutable, sur le mur à l'entrée du monastère, dépeint la scène. Dans un premier temps l'icône fut déposée dans un petit local à la porte, le temps de lui construire une chapelle. Celle-ci terminée, l'icône fut solennellement installée. Mais le lendemain elle avait disparu et les moines la retrouvèrent à la porte. Ces translations mystérieuses durèrent quelque temps avant que la Vierge se laisse convaincre de rester dans sa chapelle; elle garda cependant son surnom de Portaïtissa, Toute Sainte du porche, du portail, "Tourière des portes du Paradis", comme disent les *Chairetismoi* (Ikos 7).

Autour de l'icône, la ferveur est extraordinaire. Le jour ne s'est pas encore levé et toute l'église vibre à la lumière des cierges. L'atmosphère est lourde, épaisse, opacifiée par les nuages d'encens et le caractère lancinant des chants. Je suis bloqué à l'entrée, écrasé contre une colonne; il n'est même plus possible de se signer et de se prosterner. Deux pèlerins viendront communier, éclatants d'une ferveur presque palpable, mais on sent bien que toute l'assemblée respire dans une communion spirituelle et ecclésiale totale. Les Grecs, et même les moines, communient peu à notre point de vue car, comme au Moyen Age, ils ont une conception ordalique de l'eucharistie. Le mystère de la transfiguration des espèces est ici vécu avec une intensité dont nous ne nous faisons, hélas, plus aucune idée (je parle ici du point de vue protestant). Participer à l'eucharistie, c'est devenir réellement concorporel et consanguin du Christ. On comprend qu'on n'entre pas à la légère dans la liturgie, sans une préparation, une motivation réelle, une confession totale, une adhésion viscérale. Si l'on ne devient pas soi-même tout feu, alors on est détruit par le feu.

Après un petit café, trois olives et une tranche de pain avalés en hâte, nous laissons nos bagages à la porte, précisément, et partons, tout légers tout joyeux, dans la fraîcheur du matin. Nous allons visiter Philothéou et Karakallou, puis reprendrons nos sacs pour gagner notre *kelli* (micro-monastère idiorythmique). La balade est un véritable enchantement dans une nature exubérante. Bien vite nous quittons la route poudreuse pour suivre le sentier qui monte raidement vers Philothéou. Nous sommes absolument seuls. On n'entend que des insectes et des oiseaux. La mer scintille à l'est entre les arbres. Après une rude grimpée, nous arrivons sur un plateau cultivé au centre duquel se dresse le monastère. Une fontaine généreuse accueille le pèlerin en sortie de la forêt.

Sitôt franchi le tunnel d'entrée, c'est la surprise : un tapis de gazon fraîchement tondu entoure l'église; le seul bruit provient d'un arroseur à tourniquet ! Après la sauvagerie de la forêt, l'impression est surprenante. Un moine s'entretient à voix basse avec un pèlerin. Bientôt il s'approche de nous et nous fait visiter l'église. Il s'exprime lentement dans un français impeccable et un peu suranné. Nous parlons de l'eucharistie. Je lui demande si un non-orthodoxe peut prendre le pain bénit distribué après la communion. "En aucun façon" s'exclame-t-il ! On rencontre ici l'attitude très stricte de l'Athos; même le Sinaï est moins rigoureux. Il nous explique aussi pourquoi on ne voit presque pas d'icône de la Trinité dans les monastères. En fait il n'y a pas la place, la juste place, théologiquement s'entend, dans le programme iconographique le plus

[4] On trouvera de précieux renseignements sur cette icône dans le livre de Chatziphoti que j'ai cité page 9 de *Desmos* 24.

souvent très cohérent et homogène; or les églises que nous visitons ne sont pas consacrées à la Trinité ! L'entretien se termine par un discours sur les qualités de l'eau bénite et son inaltérabilité - une grande soupière à l'entrée a été le prétexte de ce commentaire. Nous sommes ensuite conduits dans un petit salon d'un autre âge où notre moine nous sert raki, café et biscuits. Après quoi il nous demande poliment la permission de se retirer. Nous ne verrons personne d'autre. Les moines sont sans doute en prière dans leur cellule.

Par un autre sentier nous descendons rapidement sur Karakallou dont la haute tour apparaît bientôt parmi les frondaisons. Ici aussi c'est le silence total. Nous pénétrons dans la cour intérieure. Sur le côté est, derrière une gracieuse échauguette en poivrière, une série de balcons en bois signalent l'hôtellerie. Tout est neuf, murs restaurés à l'ancienne avec jeux de briques rouges, boiseries copalées, murs chaulés, vasques à fleurs partout. Un moine vaque au service traditionnel, mais l'accueil est plus réservé qu'à Philothéou, pour ne pas dire un peu brusque ! Nous visitons l'église rapidement. Au moment de partir surgit un groupe de pèlerins exténués; ils ont fait tout le tour de la pointe sud de l'Athos et ont ce matin déjà 6 heures de marche derrière eux. Quant à nous, nous repartons au nord en direction d'Iviron. Sans bagage, la route est facile, et nous arrivons bientôt en vue de cette énorme masse de constructions qui nous paraît encore plus colossale après les derniers monastères visités.

Christos s'arrête au kiosque du jardin devant l'entrée, histoire de fumer une cigarette et de reprendre des forces pour l'ascension jusqu'à Karyès. J'entre dans le monastère pour me pénétrer une dernière fois de cette ambiance extraordinaire, mélange de paix et de vibrations subtiles, rencontre entre les énergies de la prière et les énergies divines qui sanctifient tout l'Athos.

Dans le couloir d'entrée j'aperçois le père Iakovos. Sans hésiter je m'approche de lui et lui demande à brûle-pourpoint s'il me peut dire quelque chose sur la "prière du coeur"[5]. Derechef il a l'air surpris (on se rappelle que nous lui avions déjà dit que nous cherchions la lumière !) "Viens ! dit-il, on ne peut pas rester là", et il m'entraîne dans une encoignure de la porte. Nous nous asseyons. Il commence, après un temps de silence : "La clé de la prière du coeur réside dans la persévérance. Elle descend lentement dans le coeur comme des flocons de neige sur une toison de laine..." Après quoi je n'ai plus rien entendu ! Mon coeur s'est ouvert et tout a disparu. Je n'étais plus que larmes, larmes de désespoir et larmes de joie, larmes de repentir et larmes de lumière. Ce n'étaient pas des larmes sentimentales, affectives, ni des larmes "pneumatiques", qui sont encore une autre grâce, c'était des larmes qui ressortissaient à ce que l'on appelle la "douloureuse joie"[6], qui nettoient et purifient l'âme, qui éclairent le regard et transfigurent la vision. Je ne sais combien de temps s'est écoulé, sans doute bien moins que je l'imaginais. J'ai senti la main du moine et j'ai essuyé les larmes. Je crois que Christos est arrivé. Le père Iakovos a disparu dans un petit local et nous a donné de grandes reproductions de la Portaïtissa. Nous avons pris congé et sommes sortis.

***

[5] La prière du cœur, donnée le plus souvent sous sa forme traditionnelle *Seigneur Jésus-Christ Fils de Dieu prends pitié de moi le pécheur,* en grec *Kyrié Iêsoû Christè hyiè toû Theoûm éléisón me tòn hamartôlòn*, est la prière par excellence du moine et devrait être la prière de tout chrétien qui suit le commandement «Priez sans cesse». Depuis le fameux *Récit du pèlerin russe*, d'innombrables livres lui ont été consacrés. Je retiens ici celui du pasteur J. Serr et d'O. Clément, *La prière du cœur* (Abbaye de Bellefontaine, 1977) et celui d'A. et R. Goettmann, *Prière de Jésus. Prière du cœur* (A. Michel, 1994).

[6] (Voir page suivante).

J'ai essayé de transcrire ici, à peu près objectivement et, le plus sobrement possible, une rencontre avec un moine. Dans l'action du pèlerinage, dans son cheminement, son avancée, on n'a pas le temps de faire silence et d'écouter la leçon, de réaliser le message, de comprendre tous les signes. On se contente d'emporter précieusement le trésor quitte à l'inventorier tranquillement au retour. Rare est le pèlerin qui mesure aussitôt les richesses engrangées ! Comme les disciples du Christ, nous sommes sourds et aveugles, et même quand la grâce abonde, notre âme se méfie, tellement elle est conditionnée faussement. Il m'a fallu des semaines pour déchiffrer cette expérience - mais j'avais l'icône de la Portaïtissa devant les yeux chaque jour et chaque nuit. Il y avait comme un reproche et une interrogation muette dans les grands yeux sombres. Alors soudainement de nouveau le coeur s'est ouvert, et j'ai revécu mystiquement cette aventure, sous l'éclairage transfigurant de la lumière[7]. Pourquoi venir à l'Athos ? Pourquoi s'arrêter à Iviron ? Pourquoi rencontrer le père Iakovos ? Pourquoi la liturgie dans la chapelle de la Panaghia Portaïtissa ? Pourquoi retrouver le père Iakovos à l'exact moment favorable et au seul endroit possible, la porte, le porche, le portail - nous étions assis exactement "à la porte", à côté de la fresque illustrant l'abordage miraculeux de l'icône *à la porte* (cf. *supra*). Pourquoi lui avoir dit "Abba ! dis-moi une parole !" Pourquoi la prière du coeur ? Ah ! Quelle hymne écrire pour la Souveraine des portes, Marie mère de Dieu, "la seule porte du Fils unique de Dieu", Porte matricielle, Porte du coeur, Porte du jardin, Porte du ciel, "Porte du salut et de notre rédemption" (Ikos 19), Porte du monastère, Porte du moine, Porte du pèlerin... Quelle tendresse dans le regard, quelle délicatesse dans l'intervention ! Quelle joie unique, précieuse et vivifiante !

La réponse aux pourquoi était toute simple : il avait suffi de demander. Il m'est revenu qu'une année plus tôt, dans les montagnes grecques, je m'étais arrêté dans une chapelle de la Vierge, la Panaghia Dragonero. Il faisait une chaleur monstrueuse, et la fraîcheur silencieuse du lieu était déjà une bénédiction. J'ai allumé trois bougies et salué l'icône. Sur le bord de la fenêtre, il y avait un petit cahier noir que j'ai ouvert, un cahier d'écolier aux pages quadrillées. Il était rempli des demandes des fidèles. A l'époque je ne distinguais pas clairement mon chemin et j'étais pris dans de sombres tempêtes. J'ai donc écrit dans le cahier noir que ça ne pouvait pas continuer ainsi et qu'il me fallait de l'aide. On connaît la suite !

Depuis cette rencontre, qui n'a rien d'exceptionnel car chaque pèlerin vous en racontera de plus bouleversante, selon sa quête et ses attentes, selon aussi la qualité de son silence et donc de son écoute, je prête une attention toute particulière aux portes ! Ainsi celle de la cathédrale de Lausanne, important pèlerinage marial : en dernière année de collège, notre professeur de

---

[6] C'est le titre d'un ouvrage collectif d'O. Clément *et al.* (Abbaye de Bellefontaine, 1993), cf. p. 121 sqq., l'article de Myrrha Lot-Borodine. En bon historien des religions, je me suis bien sûr documenté sur les larmes; l'orthodoxie a développé toute une anthropologie des larmes qui est essentielle à la pénétration théologique. Il ne me semble pas cependant qu'il existe à ce jour une présentation claire, éclairante, des différentes catégories de larmes (malgré le petit livre de J. Kelen aux Editions alternatives, 1997!). Comme toujours, le plus grand discernement s'impose et le recours aux conseils de son père spirituel est indispensable. je soulignerai deux points dans la perspective de la spiritualité hagiorite: 1) Les démons peuvent tout imiter pour tromper l'homme, c'est pourquoi il faut toujours rejeter les «expériences» mystiques extraordinaires. Toutefois ils ne peuvent pas imiter les larmes, ils ne peuvent susciter les larmes, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est et n'y comprennent rien. C'est pourquoi faire pleurer un démon est une grande victoire, car un démon qui pleure est sauvé! Ajoutons qu'ils ne peuvent rien non plus contre tout ce qui touche Marie. 2) Le degré supérieur des larmes est celui des larmes spirituelles qui correspondent à une visite particulière du Saint-Esprit. Elles coulent alors absolument librement, sans aucun sanglot, sans aucune manifestation physique; il est impossible de les contrôler, de les arrêter. Les Pères disent qu'elles sont même supérieures au sacrement du baptême.

[7] Jean Biès, *op. cit., infra* dans la bibliographie p. 130, décrit admirablement la double lecture qu'il a faite de la fête de la Transfiguration sur la Montagne. Lire aussi Costa de Loverdo, *op. cit., Desmos* 24, p. 9.

français nous avait emmenés à la porte sud, la vraie donc, le porche du couronnement de Marie, qu'on peut enfin admirer à nouveau. Ce fut probablement ma première rencontre avec la Portaïtissa ! On sait que le programme iconographique de ce portail, qui n'est pas banal, doit sans doute quelque chose à notre bon évêque saint Amédée, dont les huit homélies mariales font partie des classiques de la collection *Sources Chrétiennes*. J'ai retrouvé dans la troisième homélie, consacrée à l'incarnation du Christ et à la conception virginale, le vocabulaire du père Iakovos à propos de la prière du coeur. Saint Amédée, en effet, recourt à la métaphore de la toison en s'appuyant sur les *Ecritures* : "Descendet sicut pluvia in vellus, et sicut stillicidia stillantia super terram" (Jg. 6, 37; cf. PS. 147, 16) ! La toison désigne ici la Vierge glorieuse, "sans pareille en douceur et en humilité". Or toute la tradition patristique a reconnu en Marie la première orante de la prière du coeur (cf. Luc 2, 19; 3, 51), Marie la silencieuse qui dit oui, quel oui !, intériorise toute parole et médite dans le secret de son coeur. Telle est l'Eglise Sainte, une, indivisible, *catholique* et apostolique !

Claude Bérard

Sources des illustrations (cf. *Desmos* 24, p. 10). Les bois gravés de l'ouvrage de Perilla, *op. cit.* La chalcographie de la Portaïtissa dans l'ouvrage de Papastratos, *op. cit.*, page 427, fig. 455. Je ne peux malheureusement pas donner une photo en couleurs, mais l'image reproduite ici n'est pas sans intérêt, illustrant sur les bords l'histoire de l'invention. L'icône de la Portaïtissa a été copiée à de très nombreux exemplaires, et très largement diffusée par divers procédés.

Prochain article :
Le Kelli du bâtonnier.

Complément bibliographique
J'ai sélectionné deux livres :

* Le premier est un "livre d'images", *Athonite Moments*, publié par Philothéou, ce qui n'est pas banal, et les photographies non plus ne sont pas banales !

ISBN 960-85453-1-5.

* L'autre est le récit de Jean Biès, *Athos. La montagne transfigurée* (Les Deux Océans, Paris, 1997).

ISBN 2-86681-068-6.

Un beau pèlerinage, avec des aperçus théologiques excellents.

Exposition "Les Trésors de l'Athos" à Thessalonique, jusqu'au 31 XII.

Conférence Frère Jean à Lausanne, le jeudi 27 novembre, 20h au Foyer hellénique : "Moines et monastères de l'Athos". Vendredi et samedi, à Crêt-Bérard, sur la prière du coeur.

Contacts "Association Suisse des Amis de l'Athos", p.a. C. Bérard, CP 67, 1025 St-Sulpice.

Chœur des moines athonites.

Reproduction chalkographique de la Portaïtissa, Moscou 1838.

DE LA BOUE JUSQU'AUX GENOUX...

Le trésor d'Erétrie 1996

"L'eau montait dans le puits. Nous avions de la boue jusqu'aux genoux. On sortait des graviers terreux dans lesquels on ne distinguait rien. Ce n'est qu'après avoir lavé ces graviers que les pièces sont apparues. Une pièce, deux pièces, cent pièces ..."

C'est ainsi que Thierry Theurillat raconte la découverte exceptionnelle d'un trésor monétaire à Erétrie (Eubée, Grèce). Le premier Août 1996, jour de la Fête nationale suisse, fut en effet un jour faste pour les archéologues de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce (ESAG). Alors qu'ils achevaient de vider un puits antique, quelle ne fut pas leur surprise de trouver, sous plus de cinq mètres de remblais, une quantité impressionnante de monnaies antiques.

Circonstances de la découverte

Voici vingt-cinq ans, l'ESAG achetait un terrain situé à l'ouest du Quartier de la Maison aux mosaïques. Les investigations menées dans ce quartier et dans le gymnase tout proche ont montré l'intérêt qu'offre cette région de l'ancienne Erétrie pour l'étude du tissu urbain de la zone sud de l'Acropole. Plusieurs hypothèses ont été émises sur la présence éventuelle d'un stade au sud du gymnase. La volonté d'en savoir plus a poussé l'ESAG à une exploration systématique de la zone située entre espace public (gymnase, théâtre, stade ?) et espace privé (maisons d'habitation).

Les sondages de la première campagne de fouilles au sud de la parcelle ont mis en évidence l'artère principale est-ouest, quelques murs et un puits.

Profond de cinq mètres, ce puits est construit selon une technique bien connue au IVe siècle et à l'époque hellénistique: pour consolider les parois du puits on empilait plusieurs anneaux en terre cuite en les emboîtant les uns dans les autres. La circonférence de chaque anneau est formée de trois segments, attachés par des crampons en plomb. Le remblai contenait de la céramique chronologiquement très homogène, avec une grande quantité de vaisselle presque intacte, datant du premier tiers du IIIe siècle avant J.-C. Mais la surprise est venue lors du dégagement du dernier mètre de remblai, puisque ce ne sont pas moins de 354 monnaies, une abeille en or, un fragment de feuille d'or, une perle en or ainsi qu'une petite plaque en plomb, qui ont été libérés de leur gangue de boue. Comme aucun récipient en céramique n'a pu être mis en relation avec ce trésor, il est fort probable que tous ces objets aient été contenus dans une bourse en matière organique, sans doute du cuir.

Le trésor monétaire

La majorité des 354 monnaies du trésor sont en argent, 16 seulement sont en bronze. La plupart sont fortement corrodées et difficilement lisibles. Aussi la présentation qui suit n'est-elle qu'un aperçu basé sur une première détermination, qui sera complétée après la fin des travaux de restauration en cours.

Le trésor se compose essentiellement de monnaies frappées par la Ligue eubéenne et par Athènes, qui reflètent l'image de la circulation monétaire à Erétrie à cette époque. Toutefois, le grand nombre de monnaies de Démétrios Poliorcète, roi des Macédoniens (306-286 avant J.-C.), est relativement surprenant. En trente ans de fouilles, les archéologues suisses n'ont en effet jamais mis au jour de monnaies de ce type, alors qu'elles constituent le cinquième du trésor. Ce phénomène est sans doute à mettre en relation

avec la mainmise de Démétrios Poliorcète sur l'Eubée en 304 avant J.-C., île qu'il perdit en 286. La monnaie la plus récente du trésor est d'ailleurs de peu postérieure à cet événement. Il s'agit d'une tétradrachme d'Antiochos Ier de Syrie (281-261 avant J.-C.).

Les trois monnaies en argent que nous illustrons ont été frappées par la Ligue eubéenne à la fin du IVe et au début du IIIe siècle avant J.-C. Il s'agit, de droite à gauche, d'une drachme, d'une hémidrachme et d'un diobole. Elles présentent au droit la tête de la nymphe Eubée, les cheveux relevés en rouleau autour de la tête et portant une boucle d'oreille. Drachme et hémidrachme portent sur le revers une tête de taureau de trois quarts face, ornée de bandelettes sacrificielles. On distingue entre les cornes les lettres EY pour EYBOIA, littéralement «riche en boeufs», épithète éponyme de l'Eubée. A droite, dans le champ de la drachme, on reconnaît le symbole monétaire de cette émission, une tête de satyre. Le diobole, quant à lui, porte un cep avec deux grappes de raisin.

On peut se demander quelle était la valeur monétaire d'un tel trésor. Répondre à cette question n'est pas aisé, car il est relativement difficile d'établir des comparaisons, compte tenu de la rareté des données en notre possession sur les prix et les coûts en vigueur à cette époque. On sait cependant qu'à la fin du IVe siècle avant J.-C., à Eleusis, un ouvrier gagnait un salaire journalier d'une drachme (jeunes apprentis) à deux drachmes et demie (maçons et charpentiers). Un himation, le manteau à la base de l'habillement grec antique, ne coûtait pas moins de vingt drachmes. En outre, on estime qu'il faut trois oboles par jour au minimum pour que puisse survivre une personne seule, soit 180 drachmes par an. Notre trésor représente donc une somme assez importante puisqu'il dépasse le revenu minimum annuel d'une personne: imaginez quelle serait votre réaction si vous perdiez 30 000 francs au fond d'un puits !

La thésaurisation

On met volontiers en relation les trésors avec des guerres et des troubles violents. Notre trésor peut être rattaché à la période d'insécurité qui entoura la Guerre de Chrémonidès (268/7-262/1 avant J.-C.), conflit qui opposa le roi des Macédoniens Démétrios Poliorcète aux troupes de Ptolémée, souverain d'Egypte. Deux autres trésors, mis au jour à Erétrie en 1981 lors de fouilles du Service archéologique grec, viennent confirmer cette hypothèse. Le premier comptait 101 monnaies d'argent contenues à l'origine dans une bourse en tissu, alors que le second consistait en 117 monnaies d'argent, dissimulées dans une cruche. Ces deux trésors présentent la même répartition des types monétaires. De manière identique, la monnaie la plus récente est à chaque fois un tétradrachme d'Antiochos Ier de Syrie. Seule la valeur monétaire de ces deux trésors les distingue du nôtre, puisqu'ils contenaient un plus grand nombre de monnaies de grande valeur (tétradrachmes).

La faible valeur nominale de notre trésor indique que nous ne nous trouvons pas en présence d'une caisse publique mais bien des économies d'un particulier, comme en témoignent aussi les petits objets en métal précieux qui étaient associés au trésor. On peut dès lors imaginer la scène suivante: pris de panique à la vue des troupes ennemies, un modeste Erétrien réunit ses économies dans une bourse de cuir qu'il jette, volontairement ou contraint, dans un puits, pensant la récupérer une fois le danger passé. Malheureusement pour lui, il n'en eut pas l'occasion et le puits ne servit plus qu'à recueillir les vestiges provenant de la destruction des maisons avoisinantes.

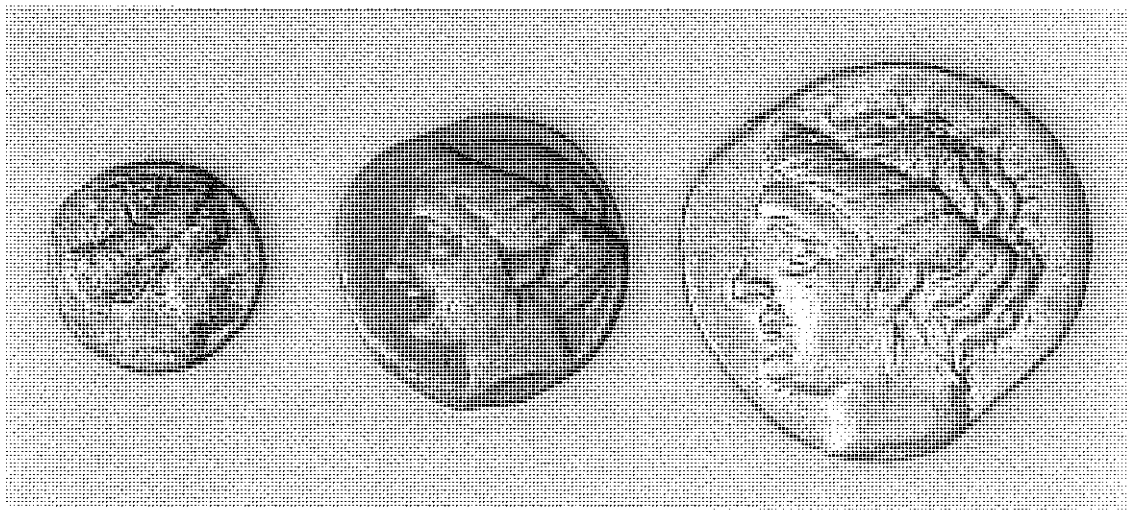
En guise de conclusion

Les trésors monétaires constituent pour les numismates la source la plus précieuse pour la datation des monnaies en argent. Malheureusement, il est rare que de tels

trésors soient mis au jour lors de fouilles archéologiques. Le nombre des monnaies ainsi que la proportion des émissions qu'elles représentent sont d'une grande importance pour la compréhension de telles découvertes. Trop souvent les trésors proviennent de fouilles clandestines et apparaissent sur le marché des objets d'art. Les monnaies y sont vendues séparément et elles perdent ainsi une partie essentielle de leur valeur documentaire. La mise au jour d'un ensemble fermé comme celui d'Erétrie qui, en outre, provient d'un contexte archéologique bien précis, est un événement exceptionnel qui fournira après restauration et analyse de nombreuses informations sur la circulation monétaire et l'histoire d'Erétrie dans le premier quart du IIIe siècle avant J.-C.

Monica Brunner[8]

8 Note de la rédaction: L'auteur, assistante diplômée à l'Institut d'archéologie et d'histoire ancienne de l'Université de Lausanne, est chargée de la publication des monnaies dégagées par les fouilles de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce (1964-1997).



La tête de la nymphe Eubée sur les émissions en argent de la ligue eubéenne . (Fin du IV^e^-début du III^e^ siècle avant Jésus-Christ.)

Revers des trois monnaies avec deux grappes de raisin (diobole) et une tête de taureau (drachme et rémidrachme).

LE DIEU APIS CHEZ HÉRODOTE

*Les anciens Grecs ne pouvaient comprendre que l'on adore des dieux animaux, comme faisaient les Egyptiens. De nombreux auteurs se sont moqués de cette coutume étrange. Mais au V^e siècle, si Hérodote présente une vision grecque, originale, de la religion égyptienne, il conserve un grand respect pour les rites étrangers. La lecture de l'*Enquête *nous rappelle que l'Histoire est née d'une curiosité intelligente à l'égard des peuples non grecs.*

L'Egypte a toujours exercé une fascination sur les anciens Grecs. Pays très riche pour Homère, lieu d'invention de l'écriture pour Platon, qui met l'Egypte en scène dans plusieurs de ses ouvrages, la terre des pharaons retient aussi l'attention des historiens, des géographes et des orateurs. Les Egyptiens suscitent l'admiration par l'ancienneté de leur histoire et par la pérennité de leur civilisation, mais aussi la curiosité par la singularité de certaines coutumes. Les cultes d'animaux (zoolâtrie), originalité de la religion égyptienne, devaient nécessairement étonner les Grecs : à part quelques philosophes qui en donnent une interprétation allégorique, les auteurs sont unanimes à se moquer d'une attitude religieuse par trop

Taureau Apis, bronze, 9 cm haut.

éloignée de la leur. Les coutumes égyptiennes qui échappent à la compréhension sont ainsi dénigrées par une vision rationnaliste et hellénocentrique. Mais en a-t-il toujours été ainsi ? Le premier historien à parler de l'Egypte, Hérodote (Ve siècle avant J.-C.), souriait-il devant la zoolâtrie ou expliquait-il ces cultes étranges par l'allégorie? Répondre à cette question permet d'éclairer la vision que les Grecs avaient de la religion égyptienne à l'époque classique, mais aussi – et surtout – la démarche intellectuelle d'un «enquêteur» fort cultivé dans ses pérégrinations à travers un monde étranger parfois très étrange...

Hérodote et la religion égyptienne

Dans les livres II et III de son *Enquête,* Hérodote, retraçant le règne du roi perse Cambyse (529-522), consacre une longue digression à l'Egypte, à son climat et à sa faune, ainsi qu'à l'histoire et aux mœurs de son peuple. Tout au long de ce récit sont disséminées de nombreuses informations sur les rites et la religion des Egyptiens, qu'il définit, on le sait, comme «les plus religieux des hommes» (II, 37). Ces renseignements font de l'œuvre d'Hérodote, aujourd'hui encore, une source précieuse pour l'égyptologie.

Cependant, les affirmations ou les insinuations de l'historien grec nécessitent une lecture critique, et l'on a depuis longtemps reconnu que la nature de ses sources et le public pour lequel il écrivait ont influencé ses propos sur la religion égyptienne : Hérodote ne parlait pas l'égyptien et a principalement rencontré les Grecs déjà installés dans le delta du Nil, à Naucratis et à Memphis; d'autre part, il s'adressait à un public grec, essentiellement athénien, et partageait avec lui la croyance naturelle que les Egyptiens avaient la même approche du divin que les Hellènes. Aussi le discours d'Hérodote sur la religion égyptienne est-il profondément empreint de sa pensée grecque: pour la plupart, les divinités égyptiennes sont les mêmes que celles de l'Hellade et peuvent porter des noms grecs (Amoun est Zeus, Isis est Déméter); les festivités qui accompagnent le culte d'Osiris rappellent les mystères d'Eleusis et, pour l'historien, les deux cérémonies ont nécessairement la même signification. Les faits religieux égyptiens sont ainsi restitués par Hérodote à travers le prisme de l'interprétation grecque.

Les animaux sacrés

Comment alors l'historien parle-t-il de la zoolâtrie ? Tous les animaux, chez les Egyptiens, sont considérés comme sacrés, affirme Hérodote, mais il se refuse à donner les raisons de cette croyance : «Cela m'amènerait à diriger mon discours sur des matières divines, ce dont j'évite absolument de parler» (II, 65). Cette phrase importante définit pour la première fois le récit historique par l'exclusion du discours théologique, mais elle recouvre aussi un aveu d'impuissance : Hérodote serait bien en peine d'expliquer l'origine de la zoolâtrie égyptienne. Il n'a fait que la mentionner avant de se consacrer à la description des animaux égyptiens que les Grecs ne connaissent pas : le crocodile, l'hippopotame, etc. A propos de l'ibis seulement (II, 75), Hérodote précise les raisons du culte de cet oiseau : on le vénère parce qu'il se montre fort utile en exterminant les serpents ailés qui chaque année tentent de passer d'Arabie en Egypte - mais cette explication est celle des habitants de l'Arabie, reprise par les Egyptiens : Hérodote n'apporte pas son point de vue. Et le lecteur doit se contenter d'apprendre dans quelles provinces tels animaux sont sacrés ou ne le sont pas (II, 42, 69), où l'on ensevelit les animaux morts (II, 67), ou encore que les vaches sont consacrées à Isis (II, 41).

Ainsi l'historien grec présente-t-il la zoolâtrie égyptienne comme une donnée objective, sans émettre de jugement de valeur. Mais comment expliquer la bienveillante objectivité d'Hérodote à l'égard du culte des

animaux ? Résulterait-elle d'une réflexion théologique, même si l'historien s'en défend? Il nous est possible de tenter d'apporter une réponse par l'analyse d'un cas particulier de zoolâtrie présenté dans l'*Enquête,* celui du taureau Apis. Nous pouvons en effet reconstituer la source d'Hérodote et sa manière de la restituer : cela nous permettra de déterminer comment ce travail a pu influencer la représentation par un Grec d'un animal, figure religieuse égyptienne.

Le taureau Apis

Le passage qui met en scène le taureau Apis est célèbre (III, 27-29). Le roi de Perse, Cambyse, après avoir conquis l'Egypte (525), entreprend une grande expédition contre les oasis du désert lybien et contre les Ethiopiens, les habitants de l'actuel Soudan. Cette entreprise tourne au désastre. A son retour à Memphis, Cambyse trouve le peuple égyptien en liesse et s'imagine que l'on fête l'échec de son armée. Les notables égyptiens, convoqués, expliquent au roi que les réjouissances sont dues à la découverte récente d'un nouvel Apis. Incrédule, Cambyse les fait mettre à mort, puis, lorsque les prêtres ont confirmé la nouvelle, il se fait amener le taureau. Tirant alors son épée, le roi perse frappe l'animal à la cuisse et raille un dieu «de chair et de sang». Les prêtres seront fustigés et le taureau mourra de sa blessure, puis sera enterré à l'insu des Perses. A la suite de ce sacrilège, Cambyse perdra la raison et commettra d'autres crimes, dont le meurtre de son frère et de sa sœur. Finalement (III, 64), le roi, en montant sur son cheval, se blessera accidentellement de son épée à la cuisse et mourra comme le taureau, ainsi vengé.

La plupart des renseignements qu'Hérodote livre à son public sur le taureau Apis sont confirmés par l'égyptologie : les marques distinctives de l'animal, sa naissance si rare, parfois plusieurs années après la mort de l'ancien Apis, auquel le jeune taureau succède tel un pharaon à son prédécesseur, lors d'une cérémonie fastueuse. Hérodote disposait de données précises sur Apis, ce que l'on s'explique aisément. La vénération de ce taureau sacré remonte à l'origine de l'Egypte pharaonique (Ire dynastie, vers 3000), où Apis est en relation avec des rites royaux. Puis son culte s'est rattaché à celui du dieu créateur Ptah, à Memphis, dont Apis devient l'intercesseur; le taureau vit dans le temple de Ptah. Mais l'égyptologie n'est précisément documentée qu'à partir du moment où les Apis ont été l'objet d'une inhumation, sous le règne d'Aménophis III (1408-1374). Le culte se développera ensuite sous les Ramsès; les taureaux seront dès lors enterrés ensemble dans les souterrains du Sérapéum de Memphis (découvert par Auguste Mariette au milieu du XIXe siècle). Chaque taureau inhumé était accompagné d'une stèle qui nous donne sa date de naissance, d'intronisation, de mort et d'enterrement. En plus de ces renseignements très précieux pour la chronologie, un grand nombre de témoignages de piété populaire nous permettent de suivre le développement considérable du culte jusqu'à l'époque perse et au-delà. Lorsque Hérodote visite Memphis, vers le milieu du Ve siècle avant notre ère, Apis a acquis une importance considérable : l'animal sacré est désormais un dieu à part entière, son culte est devenu l'un des premiers d'Egypte. Il est possible que l'historien ait vu le taureau qui vivait à l'époque de son séjour à Memphis. Quoi qu'il en soit, Apis avait depuis longtemps retenu l'attention des Grecs installés en Egypte depuis le milieu du VIIe siècle, qui l'avaient intégré à leur mythologie : Io, métamorphosée en génisse et séduite par Zeus, avait eu sur les bords du Nil un fils, Epaphos (dont le nom, comme celui d'Apis, vient de l'égyptien *Hapi*, nom de ce dieu taureau).

Un dieu animal dans l'*Enquête*

Pour Hérodote aussi, le nom grec du taureau de Memphis est Epaphos. Mais il rompt avec la tradition mythologique grecque pour

ne présenter Apis que dans sa réalité égyptienne : le taureau est une incarnation divine. Ainsi, seul parmi les animaux mentionnés par l'historien, le taureau Apis n'est pas *sacré,* mais c'est un *dieu* (*theós,* III, 27 et 64). Bien plus, c'est à lui que les autres bovidés sont *consacrés* (II, 38). Est-ce à dire, comme le pensent certains savants modernes, qu'Hérodote voyait dans la religion égyptienne une «forêt de symboles»

Apis courant. Peint sur bois. Vers 600 avant J.-C.

dont les initiés étaient seuls à même de pénétrer le mystère, et qu'à ce titre l'historien grec a pu admettre la nature divine d'un animal ? Plusieurs passages de l'*Enquête* contredisent cette interprétation : le dieu Ammon, nous dit Hérodote (II, 42), est représenté à Thèbes avec une tête de bélier parce que le dieu s'était une fois caché derrière la tête de cet animal pour ne pas se montrer à Héraclès; Ammon n'a donc jamais pris forme animale. Pareillement, si les Egyptiens représentent Pan comme les Grecs, mi-homme mi-chèvre (II, 46), cela n'empêche «qu'ils ne croient pas qu'il a cet aspect, mais qu'il est semblable aux autres dieux». Ainsi, pour Hérodote, les dieux ne semblent pas revêtir la forme animale dans une Egypte où ils ne se sont d'ailleurs pas manifestés sous forme humaine depuis plus de trois cent quarante et une générations (II, 141). Comment Apis peut-il seul faire exception ? Je pense que la réponse à cette question réside dans la structure même du récit où un Apis précis est tué par Cambyse. Il contient en effet les seuls passages où le taureau est explicitement appelé *dieu* (III, 27 et 64).

L'authenticité de l'épisode a été démentie par la documentation égyptologique : Cambyse a bien présidé à l'inhumation d'un Apis en 525, mais il s'agissait d'un taureau fort âgé et l'enterrement a eu lieu, avec la pompe habituelle, dans le respect des coutumes égyptiennes, comme l'exigeait l'intérêt du conquérant perse. Les données chronologiques permettent même de conclure que le taureau est mort avant la conquête perse : les préparatifs militaires ont probablement obligé les Egyptiens à différer l'inhumation, qui a finalement été assurée par l'occupant. Mais la découverte d'un nouvel Apis avant l'enterrement de son prédécesseur a dû entraîner la confusion et permettre à la propagande hostile aux Perses de faire croire à la disparition du jeune taureau et d'en rejeter la responsabilité sur l'envahisseur. Le thème est vite devenu populaire, et le sacrilège imputé à Cambyse a ensuite été mis en relation avec la mort prématurée du roi, que les Egyptiens ont pu présenter comme la vengeance d'Apis. Dans un pays toujours prêt à rejeter la domination perse, l'anecdote est devenue classique et s'est répandue au sein de la communauté grecque, où Hérodote l'a finalement recueillie.

Un récit au mode tragique

L'historien insère ce récit dans l'*Enquête* pour illustrer le comportement criminel de Cambyse en Egypte et pour avancer une explication à ses yeux plausible de la mort du roi perse. Et, du sacrilège à l'accident qui conclut une période de folie, Hérodote dépeint l'inéluctable déclin de Cambyse selon un schéma qui rappelle le ressort de la tragédie grecque. Le séjour du roi en Egypte fait de lui un véritable héros de tragédie, commettant plusieurs actes d'emportement, *hybris,* dont l'attentat sur Apis. Il s'ensuit aussitôt une période d'aveuglement, *atè,* qui précipite Cambyse dans une folie meurtrière effrénée. Enfin intervient la vengeance divine, *tisis* ou *némésis* : le roi se blesse «accidentellement» à l'endroit même où il avait frappé Apis, et recouvre aussitôt la raison pour comprendre qu'il va mourir (III, 64). Ce schéma d'excès-aveuglement-vengeance implique l'intervention divine, et il est naturel qu'Apis soit présenté comme un dieu, dieu de tragédie grecque.

Si le taureau Apis est le seul animal-dieu dans l'*Enquête,* c'est parce que l'interprétation grecque d'un récit populaire égyptien acceptait la mise en scène d'une divinité. Hérodote poursuit son but de dépeindre un pouvoir royal perse monstrueux, dont l'accroissement, synonyme d'expansion territoriale, aura rompu l'équilibre du monde avant de connaître des revers aussi graves que ses ambitions étaient excessives. Dans

ce dessein, l'historien, pour se faire entendre de son public, fait des rois perses des personnages de tragédie. Les récits qu'il a recueillis sur Cambyse s'y prêtent à merveille : un fou sacrilège qui subit la vengeance d'un dieu. Hérodote organise son livre III pour mettre en évidence le destin tragique du roi, et le taureau Apis tient le rôle du dieu vengeur que les Grecs attendent.

Savoir respecter le dieu des autres

Le statut divin du taureau Apis n'est donc nullement la conséquence d'une réflexion théologique sur la zoolâtrie égyptienne : dans l'*Enquête,* Apis agit comme un dieu grec. Mais Hérodote est bien conscient de l'étrangeté de ce dieu, qui, contrairement aux autres divinités d'Egypte, n'a pas d'équivalent en Grèce : Apis demeure le «dieu des Egyptiens» (III, 64). Adorer l'animal-dieu reste une coutume étrangère. Cependant, elle commande le respect, car chaque peuple préfère ses propres coutumes, si bien que la coutume est «reine du monde», dit Hérodote en citant Pindare. Cambyse démontre sa folie à ne pas respecter les croyances et les institutions religieuses des Egyptiens (III, 38). Il y a plus : le discours que tient le roi perse devant Apis, moquant un dieu «de chair et de sang», pourrait être prononcé par un Grec, tant il rappelle certaines critiques du philosophe Xénophane sur la représentation des divinités. Hérodote, cet «ami des barbares» (Plutarque), n'aurait-il pas voulu donner ici une leçon à ses contemporains, trop prompts à railler les dieux égyptiens ?

L'analyse du récit qui met en scène le taureau Apis éclaire l'attitude d'Hérodote à l'égard du culte des animaux. Il apparaît en définitive que l'approche que l'historien a de la zoolâtrie égyptienne relève de la seule interprétation grecque, dans l'organisation du récit (schéma tragique) comme dans sa rationnalité (on vénère les ibis pour leur utilité). Mais ce point de vue hellénocentrique ne s'affirme pas dans une supériorité qui l'autorise à devenir le censeur des rites étrangers : chez Hérodote, la tolérance a le dernier mot.

Eric Le Berre

HÉRODOTE ET LA CITÉ ATHÉNIENNE

Notre étude[9] vise à donner un point de vue original sur un problème historiographique très contesté: l'image que l'historien Hérodote a voulu nous laisser de la cité d'Athènes et de sa politique. Pour ce faire, nous nous sommes intéressés à un passage qui, s'il n'a pas retenu l'attention des commentateurs, se révèle pourtant riche en perspectives. Dans les chapitres 26 à 28 du livre 9 de son *Enquête*, Hérodote nous rapporte une querelle qui se serait élevée entre les Athéniens et les Tégéates, juste avant la bataille de Platées, en 479 avant J.-C., pour la possession de l'aile gauche de l'armée grecque. Dans cette lutte de prestige, les deux antagonistes exposent à tour de rôle des hauts faits, tirés de leur histoire ancienne ou récente, dont la gloire légitimerait l'attribution de ce poste honorifique. Finalement, les Athéniens sont donnés vainqueurs par les Spartiates, chefs de la coalition et donc naturellement juges de la dispute. Cet épisode pourrait apparaître comme un simple incident sans conséquence dans le cours de la guerre, un détail insignifiant dans une histoire très complexe. Pourtant, nous pensons qu'il est révélateur d'une intention bien précise poursuivie par l'historien, à savoir rehausser à tout prix le prestige et la gloire d'Athènes, et ceci dans un cadre beaucoup plus large que celui des guerres médiques. En effet, les thèmes abordés dans le discours des Athéniens, leur récurrence dans des textes clairement marqués par l'idéologie impérialiste d'Athènes (notamment les oraisons funèbres du IVe siècle) et enfin la structure même de l'*Enquête* nous ont amené à conclure que ce texte doit être lu dans une double perspective temporelle. D'ailleurs, dans une analyse sérieuse, un texte à caractère historiographique devrait être appréhendé avant tout dans le contexte historique de sa production (en ce qui concerne l'*Enquête*, les années qui précèdent directement la guerre du Péloponnèse, vers 430 avant J.-C.), quelle que soit par ailleurs la période couverte par le récit proprernent dit.

D'abord, dans un cadre strict qui est celui des événements racontés par Hérodote et qui constitue le sujet de l'*Enquête*, à savoir l'expédition perse contre la Grèce et, dans le cas qui nous a occupé plus particulièrement, la bataille de Platées, cet épisode permet de renforcer abusivement le prestige de la cité d'Athènes. Si les Athéniens avaient pris une part prépondérante dans les succès de Marathon, en 490, puis de Salamine, en 480, Hérodote savait trop bien que la bataille de Platées, véritable point d'orgue de la guerre, sans laquelle toutes les luttes antérieures, si héroïques et glorieuses qu'elle fussent, n'auraient servi à rien, était une victoire essentiellement due aux forces de Sparte. Le contingent athénien n'y avait pratiquement eu aucune part; cette vérité incontournable était une plaie perpétuellement ouverte dans l'amour-propre des Athéniens et un affront constant à l'image qu'ils voulaient donner d'eux-mêmes. Dans l'idéologie qu'ils s'efforcèrent d'élaborer dès la fin des guerres médiques, c'était eux, et eux seuls, les éternels défenseurs de la liberté, qui avaient sauvé le reste de la Grèce du péril barbare. Grâce à l'ajout d'épisodes inventés de toute pièce, certes très anecdotiques, mais éminemment symboliques, comme ce catalogue des heures de gloire de la cité à la chouette et la reconnaissance explicite par les Spartiates des mérites athéniens qui en découle, grâce aussi à un enchaînement et une hiérarchisation des faits pour le moins tendancieux, Hérodote donne des événements une vision très orientée : il réussit le

[9] Dans le cadre de la rédaction d'un mémoire de licence en littérature grecque présenté à l'Université de Lausanne en octobre 1995 sous la direction du professeur Claude Calame.

tour de force de faire passer les Athéniens du rôle insignifiant de seconds couteaux à celui de protagonistes essentiels de la bataille de Platées. Il serait d'ailleurs facile de généraliser cette démonstration à l'ensemble de l'*Enquête* et de montrer à quel point Hérodote donne toujours aux Athéniens une importance particulière, au risque de prendre certaines libertés avec la réalité historique. Qui pouvait d'ailleurs bien s'en soucier...

Dans un deuxième temps, il convenait d'étudier la portée idéologique précise de chacun des épisodes mentionnés par les Athéniens, qui sont au nombre de cinq : l'aide qu'ils apportèrent aux Héraclides contre le roi Eurysthée, l'aide qu'ils accordèrent à Adraste, roi d'Argos, contre Créon, la guerre contre les Amazones, la guerre de Troie et enfin bien sûr la bataille de Marathon. Si l'on peut sans autre laisser de côté la guerre contre les Amazones et la guerre de Troie, qui ne sont que des précédents légendaires à l'affrontement entre Grecs et barbares et s'il n'est pas nécessaire de s'attarder ici sur Marathon, symbole absolu et presque mythique de la résistance athénienne et pierre angulaire de la propagande de la cité de Périclès, il faut bien comprendre le sens des deux autres épisodes "mythologiques" cités par les Athéniens. Tous deux nous montrent Athènes aux prises avec un ennemi grec (Eurysthée et Créon) : fait surprenant si l'on se rappelle que les Athéniens utilisent cette argumentation dans un contexte panhellénique d'alliance avec la plupart des autres cités grecques, mais qui l'est beaucoup moins si l'on considère que ce texte s'adresse en fait aux Grecs des années 430. A cette époque, les Athéniens, sous l'influence de Périclès, ont donné une orientation radicalement nouvelle à leur politique. Ce n'est plus le Perse, le Barbare, avec qui l'on a d'ailleurs conclu des traités, qui est l'ennemi à abattre; ce dernier se trouve désormais en Grèce, à Sparte, à Corinthe, à Thèbes, dans toutes les cités politiquement et économiquement rivales d'Athènes. Par les exemples d'Eurysthée et de Créon, Athènes atteint un double objectif : non seulement elle peut étaler à l'envi ses vertus et ses qualités immémoriales de piété, de justice et de respect de l'opprimé, mais aussi lancer un avertissement à ses principaux ennemis en soulignant leur ingratitude et le danger de leur attitude. Hérodote sait que la politique de Périclès aboutira inévitablement à l'affrontement avec Sparte; il sait aussi que la démocratie athénienne, pour ses alliés, couvre sous les noms glorieux de justice et de liberté ce qui n'est en fait qu'une tyrannie impérialiste et sans pitié. En rappelant les hauts faits de l'histoire athénienne lorsque la cité de Périclès se voit attaquée de toute part, il a installé celle-ci dans un temps continu de justice et de piété, légitimant par avance sa politique et son comportement.

Si les conclusions que j'ai tirées de ce modeste passage ne vous semblent pas pertinentes, il suffit alors d'analyser simplement la structure qu'Hérodote a donnée à son ouvrage. La logique historique aurait voulu qu'il terminât son histoire des guerres médiques avec la bataille de Platées, puisqu'elle permit de repousser définitivement l'envahisseur perse. Pourtant, l'historien poursuit jusqu'à la prise de Sestos par les Athéniens, parce qu'ils ont alors déjà abandonné leurs alliés, en désaccord sur cette politique, et font désormais cavaliers seuls, en route vers la création de leur empire, en route vers la soumission de leurs alliés, vers la guerre du Péloponnèse. Hérodote ne s'oppose pas à Thucydide, comme nous le croyons, mais il en est simplement la préfiguration géniale et indispensable...

Daniel Zumbrunnen

Chez nous,
les clés du succès
sont aussi multiples
que vos besoins.

Private Banking Aarau, Baden, Bâle, Berne, Bienne, Chiasso, Coire, Dietikon, Dübendorf, Fribourg, Genève, Kreuzlingen, La Chaux-de-Fonds, Langenthal, Lausanne, Lucerne, Lugano, Martigny, Mendrisio, Montreux, Morges, Neuchâtel, Nyon, Rapperswil, Reinach/BL, Schaffhouse, Schwyz, Sion, Soleure, St-Gall, Thoune, Winterthour, Zoug, Zurich et dans plus de 30 pays sur les 5 continents. Your key private bankers.

Société de Banque Suisse

L'ÊTRE ET LE FAIRE OU LE SILENCE DES ATHÉNIENNES

Dans le ciel scintillant de l'Athènes du Ve siècle, on peut voir, en renversant un peu la tête, béer un de ces trous noirs dont nous parlent les astronomes modernes, une de ces étoiles où la matière est si dense qu'elle ne laisse passer aucun rayon. Qui sait si les trous noirs ne sont pas aussi nécessaires que le rayonnement des étoiles pour donner l'image d'un vrai ciel ? Ainsi de l'existence des Athéniennes du Ve siècle et de l'obscurité dont s'enveloppe leur vie.

C'est durant le bref apogée de la civilisation grecque, entre 480 et 430 avant J.-C. que le statut de la femme semble avoir été le plus contraignant. Mariées dès l'âge de 14 ans à des hommes dans la trentaine, ces femmes-enfants restaient confinées au fond des maisons, ne sortant en public que pour les enterrements et les cérémonies religieuses. Absentes des écoles et des palestres où leurs maris et leurs frères apprenaient le double métier de citoyen et de soldat, elles se vouaient à la maternité, cuisinant, filant et tissant. Leur espérance de vie était de 38 ans.

D'où sortent alors les Antigone et les Electre, les Clytemnestre et les Cassandre, Médée, Alceste, Iphigénie et la cohorte des femmes joyeuses et délurées qui peuplent les comédies d'Aristophane ? Alors que les femmes sont reléguées au gynécée, la tragédie et la comédie grouillent de figures féminines. Nées de cerveaux humains, comme Athéna du crâne de Zeus, elles l'emportent en présence sur les personnages masculins qui leur donnent la réplique, Créon, Oreste ou même Oedipe.

D'où viennent ces femmes indomptables et viriles, affamées de justice, capables des plus grands crimes comme du don d'elles-mêmes le plus absolu ? D'où vient ce hiatus entre l'effacement social des Athéniennes du grand siècle et leur forte présence sur la scène ?

Nombre d'hellénistes, dont maintes femmes, ont scruté ce trou noir sans en venir à bout. Pour certaines, les auteurs tragiques ont emprunté la matière de leurs pièces à des mythes très anciens qui véhiculent les vestiges d'un lointain matriarcat, période où la femme était libre et puissante. Pour d'autres, ils se sont inspirés des récits épiques du VIIe ou VIIIe siècle où les femmes jouissaient de pouvoirs plus étendus qu'au Ve siècle. Certains critiques recourent à la psychanalyse et voient dans les tragiques grecs des fils en réaction contre les mères abusives de l'époque. La plupart concluent que les héroïnes antiques sont de purs fantasmes de poètes qui projettent sur des créatures féminines leurs rêves et leurs aspirations.

Ne serait-il pas plus simple d'admettre que les poètes antiques dont nous ne connaissons guère la vie et les amours n'ont pas créé autrement que les auteurs de tous les temps ? Aucun écrivain, si grand soit-il, n'a jamais créé ex nihilo.

L'imagination du poète s'exerce toujours à partir d'un réel vécu dont il rassemble les traits épars pour les recréer à son image, si bien que le portrait ressemble parfois au peintre autant et plus qu'à son modèle. Mais on ne peut nier l'apport du modèle, celui fourni en l'occurrence par les Athéniennes du milieu du Ve siècle.

Les femmes de l'imaginaire et celles de l'histoire s'engendrent indéfiniment les unes et les autres. Elles vivent en nous comme si elles avaient également existé. Qui est plus réelle d'Antigone ou de Jeanne d'Arc ? Elles existent également. Elles nous renvoient l'une comme l'autre à l'impératif absolu de notre conscience.

Dans la préface à sa remarquable traduction de "Médée" d'Euripide, Marie Cardinal

note : "L'histoire des femmes m'intéresse parce que je suis une femme, mais elle m'intéresse surtout parce qu'elle est l'histoire du silence et que parvenus au tournant périlleux que l'atome et le terrorisme font prendre au XXe siècle finissant, il me paraît urgent d'écouter ce silence qui est fait, en réalité, d'une multitude de voix bâillonnées par un pouvoir épuisé."

Le millénaire silence des femmes ! Peut-on inférer la révolte et l'oppression du silence bien réel des femmes du Ve siècle ? Est-il juste d'appliquer nos modes de pensée, nos critères, nos passions à une période révolue et lointaine de l'histoire ? Il est aussi vain de juger de la vie des Athéniennes du milieu du Ve siècle en les tirant du contexte de leur époque que d'étudier la vie d'un poisson hors de l'eau.

Le contexte de la cité grecque du grand siècle est fondamentalement religieux. Il est malheureux que notre vision des Grecs reste encore tributaire de la Renaissance qui s'est servie d'eux pour asseoir son propre humanisme. L'exaltation de l'homme n'a jamais été le fait des Grecs. La méditation des philosophes et des tragiques que nous admirons tant ne s'oppose pas au paganisme courant du peuple d'alors dont nous pourrions sourire. Elle ne fait qu'approfondir et sublimer l'expérience religieuse de tout un peuple qui doublait de prières, d'invocations, de sacrifices le moindre de ses gestes quotidiens. Pris dans la foule des héros et des dieux, chaque être avait conscience de sa filiation divine et de la réalité des forces bienfaisantes ou néfastes qu'il fallait se concilier. Rien n'était entrepris sans la consultation préalable des dieux, ponctuée de prières et d'offrandes.

L'oracle de Delphes, aux VIe et Ve siècles, ce n'était pas des vapeurs et un trépied mais l'assurance que les dieux peuvent faire connaître aux hommes, de façon plus ou moins claire, leur volonté. Durant des siècles, les Etats-cités grecs et les individus ont cherché, avant toute décision grave, le conseil des dieux. Pour Salamine comme pour le reste. Et le plus souvent, ils leur ont obéi, sans rien leur reprocher en cas d'insuccès.

Il est vrai que nous savons fort peu de choses des Athéniennes du Ve siècle, quelques actes notariés, le nom d'une ou deux prêtresses sur les sièges du théâtre de Dionysos, un sourire sur une stèle funéraire, le vent soufflant sur de jeunes corps. Mais leur silence n'a rien d'un cri de révolte bâillonné.

Tout compte fait, ont-elles vécu autrement que nos grands-mères ou nos arrière-grands-mères ? Les unes travaillaient aux champs. En ville, les plus privilégiées dirigeaient enfants et esclaves, filaient, tissaient au sein de leur foyer. Les plus pauvres, à la vie plus libre mais plus dure, circulaient dans la cité comme dans les comédies d'Aristophane, exerçant de petits métiers, lavandières, tisserandes, sages-femmes, marchandes ou nourrices.

Ce serait d'ailleurs tronquer la vérité que de faire état de l'infériorité du statut des femmes en passant sous silence les fonctions insignes qui leur étaient confiées. Mères dans une cité sans cesse dépeuplée par les épidémies et les guerres, les femmes étaient aussi les gardiennes des valeurs spirituelles de leur société. Prêtresses d'Athéna, prêtresses de Déméter, elles présidaient, avec une autorité égale à celle des hommes, les grandes fêtes de la cité où le sacré et le profane se mêlaient intimement. On comptait jusqu'à 122 festivals par an, à Athènes. Certaines fêtes comme les Thesmophories vouées aux rites de la fertilité de la terre et à l'initiation aux mystères de l'après-vie, duraient neuf jours et étaient exclusivement réservées aux femmes.

N'oublions pas non plus qu'au coeur d'Athènes qui, durant cinquante ans, va dominer la Grèce, il y a le culte d'Athéna, la

vierge virile, il y a le Parthénon qui abrite ses prêtresses et, tous les quatre ans, la procession des Panathénées qui la célèbre. En tête, marchent les filles les plus nobles de la cité portant la robe neuve tissée par des fillettes, choisies elles aussi, qui va recouvrir la statue de la déesse. Suivent les canéphores, les hydrophores, chargées de corbeilles et de cruches et les jeunes cavaliers. Et n'oublions pas que c'est une femme, une prêtresse qui ordonne l'évacuation d'Athènes assiégée par les Perses, à la veille de la bataille de Salamine. A l'heure essentielle, c'est une voix de femme qui retentit.

Les Athéniennes n'ont rien fait de tout ce que nous sommes avides de faire, des livres, des tableaux, des affaires, des lois, des recherches, des records, des explorations, tout ce qui se voit, se touche, s'entreprend; et qui durera, peut-être, un peu plus que nous-mêmes. Sappho mise à part, elles n'ont apposé leur signature nulle part. Mais elles ont été. Elles ont travaillé, elles ont aimé, chanté, dansé, prié, souffert. Elles ont rendu possible, par la qualité de leur être, leur fidélité à des valeurs absolues, le fameux miracle grec durant quelques générations.

Nous n'avons pas à leur appliquer nos normes, non plus à revenir à la façon dont elles ont vécu. Ce que nous voulons, c'est retrouver pour nous, pour notre temps, cette mystérieuse densité d'être qui nous fascine encore, qui permet à une femme, non des moindres comme Marie Cardinal, de se sentir exprimée jusqu'à la moelle par un poète vieux de 2400 ans, reflétant les femmes de son temps.

Hélène Guisan

Un **MBA accrédité**
internationalement en étudiant
une année **le samedi** ?

oui, c'est possible

avec l'Executive **MBA** de BSL

Accreditation professionnelle	• La garantie de qualité d'un programme MBA
ACBSP	• La seule agence nationale américaine qui délivre des accréditations hors des USA
BSL	• La première business school d'Europe pleinement accréditée par ACBSP

S
BL

Business School Lausanne

Tous nos cours sont donnés en anglais
Autres préparations : BBA et MBA à plein temps

BSL Av. Edouard-Dapples 38, Case postale 2290,
1002 Lausanne, Suisse
Tél. 021 617 38 33 Fax 021 617 38 37
e-mail : bsl@iprolink.ch
Internet : http://homepage.iprolink.ch/-bsl/

MATURITE FEDERALE
▪ Préparation en 2 ans ou moins, selon état des connaissances

BAC FRANÇAIS

PRIMAIRE SUPERIEURE ET COLLEGE

PRE-APPRENTISSAGE
▪ Pour s'assurer une place d'apprentissage

DIPLOME DE COMMERCE
▪ Certificat Fédéral de Capacité
▪ Prép. à l'entrée aux écoles hôtelières

GESTION D'ENTREPRISE
ET
SECRETAIRE DE DIRECTION
▪ Cours intensifs en 6 mois, le matin

FRANÇAIS INTENSIF
▪ Pour progresser rapidement

ANGLAIS INTENSIF
▪ Pour vos études, vos voyages, vos affaires
▪ Nombreux diplômes reconnus

Ecole Lémania
Chemin de Préville 3 - 1003 Lausanne
Tél. 021/ 320 15 01 - Fax 021/ 312 67 00

ARCHITECTES DE LA GRÈCE ANCIENNE

La Grèce, l'Albanie, l'Italie, l'Espagne comme la plupart des pays qui entourent la Méditerrannée, ainsi que les pays du bord de la mer Noire, sont parsemés de constructions grecques antiques : villes et enceintes, palais et temples, théâtres, odéons et stades, agoras bordées de leurs portiques, rues, ponts, citernes, aqueducs sont omniprésents, parfois bien conservés, parfois en ruine. L'exploration archéologique ainsi que l'étude de tous ces bâtiments nous fournissent les renseignements nécessaires à l'étude des savoirs techniques et de la conception architecturale des Grecs de l'Antiquité. Mais qui étaient les créateurs de ces bâtiments ? Quel était leur savoir et quelles étaient leurs théories architecturales et urbanistiques ?

Dans son oeuvre intitulée *de Architectura*, Vitruve, architecte et ingénieur romain qui vécut au I[er] siècle après J.-C., nous donne une quantité considérable d'informations pratiques et théoriques. Ces sources sont les traités d'architecture antérieurs dont il mentionne les auteurs et le contenu. Ainsi, dans le septième livre, Vitruve donne des informations sur les architectes de l'Antiquité qui ont écrit des traités : "Ce fut donc d'abord à Athènes, Agatharchos qui réalisa le décor d'une tragédie que faisait représenter Eschyle et laissa des notes à ce sujet. Démocrite et Anaxagore, s'en inspirant, écrivirent sur la même matière et montrèrent comment, un lieu distinct étant choisi comme centre, il y a nécessairement par un processus naturel correspondance entre les lignes d'une part et d'autre part le regard du spectateur et la propagation des rayons, de telle manière qu'à partir d'un objet indistinct, des images distinctes créent l'illusion des édifices dans les peintures de scène, et que ces édifices qui sont figurés sur des façades verticales et planes apparaissent situés les uns en retrait, les autres plus en avant. Ensuite Silénos publia un ouvrage sur les proportions de l'ordre dorique; sur le temple dorique de Junon à Samos, ce fut Théodoros; sur le temple ionique de Diane à Ephèse, Chersiphron et Métagénés (...). De même, pour le temple dorique de Minerve sur l'Acropole d'Athènes, Ictinos et Carpion. Théodoros de Phocée sur la tholos qui est à Delphes (...). Sur le Mausolée (d'Halicarnasse), Satyros et Pythéos. Pour ces derniers, leur bonheur leur valut la plus grande et la plus haute des faveurs; car des artistes dont les talents sont à tout jamais dignes des éloges les plus glorieux, éternellement florissants, leur ont assuré, pour la mise en oeuvre de leurs projets, le concours de leurs travaux éminents : en effet, pour chaque façade un artiste différent s'est chargé de la décoration, rivalisant avec les autres pour emporter les suffrages, et ce furent Léocharès, Bryaxis, Skopas et Praxitèle (ou encore à ce que pensent certains, Timothéos); l'éminente supériorité de leur art a porté si haut le renom de ce monument qu'il compte parmi les sept merveilles du monde"[10]. Vitruve ajoute :"Aussi leur (aux Anciens) devons-nous une reconnaissance non point ordinaire, mais infinie, de ce qu'ils se sont refusé à garder un silence jaloux et ont, au contraire, pris soin de transmettre à la postérité, par des documents écrits, les idées qu'ils ont eues sur tous les sujets"[11]. C'est à Vitruve que nous devons le dicton "aucun ouvrage ne peut être accompli sans loyauté et sans probité[12]."

Le *de Architectura* est séparé en dix chapitres, les dix livres. Dans l'introduction du deuxième livre Vitruve s'occupe d'une

[10] Livre VII, 11-13. Texte établi et traduit par B. Liou et M. Zuinguedau, Paris, Les Belles-Lettres, 1995.

[11] Livre VII, 1.

[12] Livre I, 7. Texte établi, traduit et commenté par Ph. Fleury, Paris, Belles-Lettres, 1990.

personnalité particulière, l'architecte Dinocarte. Dinocarte était un Macédonien de stature noble et imposante tout comme ses œuvres, également impressionnantes et de grande envergure. Il réussit à attirer l'attention d'Alexandre le Grand. Durant une séance où le Roi était en train de juger une affaire dans une cité d'Asie, il se présenta nu portant des branches de peuplier sur la tête, une peau de lion sur l'épaule et tenant une massue. Alexandre interrompit le projet pour l'aménagement du mont Athos qui aurait la forme d'un corps humain gigantesque tenant dans la main gauche une grande cité entourée de son enceinte et dans la main droite un lac qui rassemblerait toutes les eaux des sources de la montagne qui, de là, tomberaient en une immense chute dans la mer. Alexandre rejeta cette proposition parce que la cité ne pourrait pas posséder des champs à proximité, mais Dinocrate devint son conseiller et quand il arriva en Egypte, le roi lui confia les travaux de construction d'Alexandrie, ville à laquelle il donna une majesté exceptionnelle. Dinocrate est encore mentionné comme l'architecte de deux oeuvres supplémentaires : la reconstruction du temple d'Artémis à Ephèse après l'incendie de 325 avant J.-C. et un monument majestueux à Babylone érigé en l'honneur d'Héphaéstion, l'ami d'Alexandre le Grand.

Dans l'Antiquité il n'était pas facile de devenir architecte : Vitruve relève que les architectes doivent avoir étudié le dessin, bien connaître la géométrie, l'histoire, avoir des connaissances de philosophie, comprendre la musique, posséder des connaissances en médecine, connaître la jurisprudence et être familiers avec l'astronomie et les lois célestes et tout ceci à un degré supérieur[13]. Les connaissances sont, il le reconnaît lui-même, immenses pour une seule personne. Un architecte devait alors être capable de composer une étude complète, en combinant les vertus d'un architecte d'aujourd'hui, d'un ingénieur en génie civil, d'un ingénieur en bâtiment et même d'un entrepreneur puisque sa présence était exigée durant la construction du bâtiment. Les problèmes qu'il rencontrait étaient multiples : transport des blocs depuis les carrières, comment et avec quelles grues ils seraient montés, comment les grues seraient construites, mais aussi tous les détails esthétiques concernant les sculptures et décors du bâtiment.

Hippodamos, originaire de Milet, était actif dans l'Athènes du Ve siècle avant J.-C., le siècle d'or. Il avait la chevelure longue, portait des habits bon marché et des parures éclatantes, provoquant l'admiration de ses contemporains non pas pour son apparence excentrique mais à cause de sa pensée originale et de ses idées philosophiques qu'il appliqua à l'architecture et à l'urbanisme. Son idée de base était la création d'une cité idéale, modèle d'égalité sociale et de justice qui ne devait pas dépasser 40 000 habitants. Ces habitants étaient séparés en trois groupes : les artisans, les agriculteurs et les guerriers. De la même façon il séparait la terre : privée pour les agriculteurs, publique pour assurer les revenus des guerriers et sacrée pour les dieux. Dans les villes les rues étaient perpendiculaires pour donner des terrains égaux pour la construction des habitations. Les services administratifs étaient concentrés sur l'agora alors que le commerce et les lieux de culte se developpaient dans des régions proches. Milet, sa patrie, constitua le premier exemple de cité tracée de cette manière. Au Pirée qui semble avoir

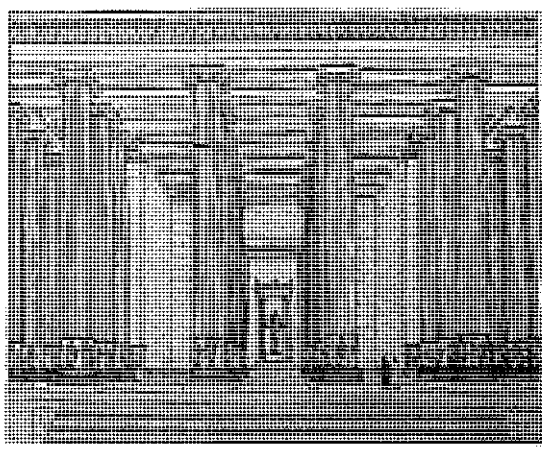
[13] «Grâce à l'optique on ménage correctement dans les édifices les ouvertures à partir de certaines orientations. Quant à l'arithmétique, c'est elle qui permet de faire la somme des dépenses de construction, d'établir le système des mesures et de résoudre les difficiles questions de symétrie grâce à des rapports et à des procédés géométriques", livre I, 4.

été construit selon les plans d'Hippodamos après la victoire contre les Perses, on a retrouvé des "horoi", bornes inscrites qui délimitent les différentes zones de la cité. Ces conceptions urbanistiques étaient complétées par une série de lois qui assuraient l'isonomie entre citoyens. Après la construction du Pirée, Hippodamos, avec d'autres personnalités comme Hérodote et le philosophe Protagoras, prit part à la seule expédition colonisatrice d'Athènes en Italie; il fut responsable de la nouvelle cité, Thourioi. Sa dernière oeuvre, alors qu'il était très vieux, fut la cité de Rhodes, qui d'après les fouilles, présente toutes les caractéristiques de sa philosophie urbanistique. Des villes construites sur un plan orthogonal existaient avant Hippodamos, mais c'est lui qui, le premier, appliqua à ce modèle une théorie urbanistique basée sur les principes de l'égalité des citoyens et de la démocratie.

De manière générale, lorsque les oeuvres architecturales étaient financées par des particuliers comme par exemple la stoa d'Attalos, il semble que l'architecte était choisi par le donateur avec un contrôle de l'Etat, athénien dans ce cas particulier. A Olympie, l'architecte Léonidas de Naxos est aussi bien le donateur que le superviseur de son oeuvre. De la même manière Andronikos Kyrristès dessine les plans et paye pour la construction de la tour les Vents à Athènes. La recherche des capitaux pour les travaux publics revenait à un comité. L'argent pouvait provenir du butin de guerre, des revenus des carrières publiques ou encore du tribut payé par les membres de la Ligue de Délos, comme la somme qui permit à Périclès d'assurer la construction du Parthénon. Le paiement des matériaux et du personnel était sous la responsabilité de l'architecte. Les commandes pouvaient être de nature très diverses : nous connaissons des accords pour divers travaux effectués au temple d'Asclépios à Epidaure, pour des sommes partant du demi-drachme à plus de neuf mille drachmes. Une somme de trois cents talents était le capital exigé pour la reconstruction du temple d'Apollon à Delphes après l'incendie de 548 avant J.-C. selon Hérodote. Les études architecturales et le calcul du coût se faisaient de manière très précise et attentive. A Athènes la décision finale pour l'exécution et la commission d'un ouvrage revenait à l'assemblée du peuple. Elle désignait l'architecte et un comité de cinq personnes qui supervisait les travaux et contrôlait les dépenses et les payements. L'architecte préparait les plans, une petite maquette qui rendait l'aspect général du bâtiment, et calculait les coûts. Nous ne savons pas si, avant l'époque hellénistique, des plans détaillés comme ceux des architectes d'aujourd'hui étaient effectués. Aucun exemple ne nous est parvenu. Le salaire de l'architecte se montait à 1-2 drachmes par jour, légèrement plus que celui des ouvriers. Le métier d'architecte n'était donc pas très lucratif. Il était choisi par des artistes qui se mettaient au service de leur art et produisaient des ouvrages de prestige pour bénéficier de l'admiration de leurs concitoyens et peut-être acquérir une certaine immortalité.

Ioanna FOKA, archéologue, Athènes

Traduction : Effy Kassapoglou



Façade occidentale de l'Artémision d'Ephèse, fin du IVe siècle avant J.-C.

La Fondation de l'Entraide Hellénique de Lausanne
vous invite à un

Thé-Cocktail de Noël

Jeudi 11 décembre 1997 dès 16 heures
dans les salons du Lausanne-Palace

Stands divers de l'Entraide Hellénique
Cadeaux de Noël
Venez faire vos achats,
les amis sont les bienvenus !

Cocktail :
de 18 h. 30 à 20 h. 30
Spécialités grecques

aidez-nous à aider

Entrée : Fr. 15.—
de 16 h. à 20 h. 30
Tirage de la tombola à 20 h.

Conférences et autres activités

Durant l'année 1996-1997, Les Amitiés gréco-suisses ont organisé les manifestations suivantes :

16 novembre 96 — Mme Sandrina Cirafici nous a guidés dans l'exposition **"Le passé recyclé, l'Antiquité dans le marketing d'aujourd'hui"**, exposition qu'elle avait préparée pour le Musée romain de Vidy. Cette visite a été suivie d'un repas.

28 novembre 96 — Mme Vinciane Pirenne-Delforge nous a parlé des **"Femmes au rendez-vous des dieux grecs : quelques rituels féminins dans la religion antique"**.

19 mars 97 — M. Claude Bérard nous a initiés à la contemplation de **"L'icône de lumière, purification du regard et unification de l'homme"**.

16 avril 97 — Mme Claude Mossé, spécialiste de la Grèce antique, nous a parlé de son roman historique **"Meurtre sur l'Agora"**, publié chez Calmann-Lévy.

29 mai 97 — Le Foyer hellénique nous a accueillis pour une soirée grecque, avec un excellent repas et les productions d'un groupe de danse folklorique.

Le comité a tenu quatre séances. Il a représenté l'Association lors de la réception marquant le départ de Monsieur et Madame Dendoulis, consul général de Grèce à Genève.

Assemblée générale

Elle a eu lieu le 16 avril, au Foyer hellénique, avant la conférence de Madame Claude Mossé. Le président Yves Gerhard, le trésorier Daniel Gasser, Jean-Louis Vial, vérificateur des comptes et Christiane Bron, rédactrice de *Desmos*, ont présenté chacun leur rapport. Après l'approbation des rapports et des comptes, Philippe Du Pasquier a été élu vérificateur suppléant.

Eglise Sainte-Kyriaki de Naxos

En octobre 1996, une délégation menée par le restaurateur d'art Eric Favre-Bulle a travaillé une semaine à Apiranthos, commune où se situe Sainte-Kyriaki. Ils ont recueilli tous les renseignements et établi les relevés nécessaires à la préparation du rapport qui formera l'avant-projet. L'architecte grec Yanni Kizis est venu à Genève en juin pour harmoniser ses vues avec celles de M. Favre-Bulle. Les mesures de conservation et de restauration seront décrites de façon détaillée dans ce rapport, qui servira de base pour la récolte de fonds en vue des travaux proprement dits. Les autorités grecques suivent cette étape importante avec un œil très favorable.

Nouveaux membres

Mesdames et Messieurs : R.-M. Gindroz, A. Humberset, S. Lubsen-Admiraal, L. Paratte et J. Saffore, J.-M. et J. Porret, D. Winterhalter.

Le comité souhaite la bienvenue à ces nouveaux membres et se réjouit de les accueillir au sein de notre Association.

Prochaines activités

Le samedi 8 novembre à 11 heures

Nous visiterons l'exposition **"L'Espace Grec"**, exposition itinérante organisée dans le cadre du centième anniversaire de l'Ecole française d'Athènes. C'est le Bâtiment des Facultés des Sciences Humaines 2 de l'Université de Lausanne qui accueillera cette exposition et nous vous proposons, à l'issue de la visite, de partager un repas au restaurant de Dorigny.

Le jeudi 27 novembre à 20 heures

Nous vous proposons une conférence organisée en collaboration avec l'Association suisse des amis du Mont-Athos, présentée par frère Jean qui nous parlera des "Moines et monastères de l'Athos".

Nous vous signalons encore le cours de l'Université Populaire de Lausanne donné par M. Pierre Voelke, assistant de grec à la Faculté des Lettres de Lausanne et membre de notre comité : **"Le théâtre comique des Grecs : mythe, politique et rituel"**. Ce cours aura lieu de janvier à mars 1998 (cours No 605). Prix du cours Frs 90.- à verser sur le CCP 10-10606-4. Renseignements tél. (021) 312 43 48.

Du jeudi 5 au dimanche 8 février 1998

Quatre jours de manifestations sur le thème **"Arméniens et Grecs, 3000 ans de coexistence"**, organisés par l'Association hellénique de Genève et l'Union arménienne de Suisse avec l'appui, entre autres, des Amitiés gréco-suisses.
Jeudi 5 février : souper de gala; vendredi 6 février : conférences et table ronde; samedi 7 février : animation folklorique; dimanche 8 février : accueil au Centre orthodoxe du Patriarcat oecuménique, Chambésy. Un programme détaillé vous sera envoyé ultérieurement.

NOTICE

Le Prix Constantin Valiadis 1996 a été attribué à Valérie Scherler
pour son mémoire de licence en archéologie classique intitulé :
Pyxide de Naples H 3010 :
Lecture d'images (ou une cérémonie trop particulière)

COMITE DE L'ASSOCIATION

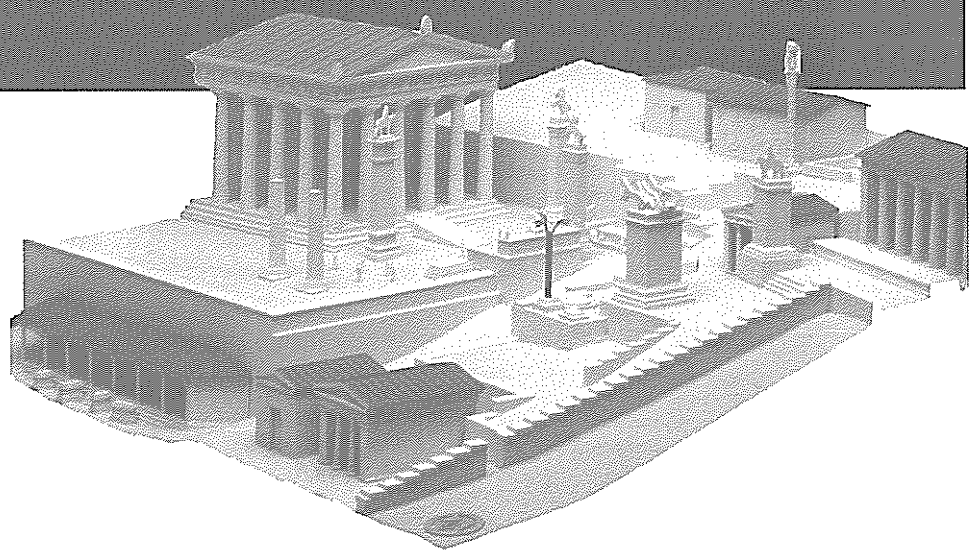
Président :	M. Yves GERHARD, Lausanne
Vice-président suisse :	M. Claude CALAME, Lausanne
Vice-présidente grecque :	Mme Hélène PANCHAUD-KONTOS, Lausanne
Secrétaires :	M. Christian LAFFELY, Lausanne
	M. Pierre VOELKE, Lausanne
Trésorier :	M. Daniel GASSER, Lausanne
Membres :	M. David BOUVIER, Préverenges
	Mme Vassiliki FACHARD, Lausanne
	Mme Raymonde GIOVANNA, Lausanne
	Mme Jeanne MICHAUD, Lausanne
Membres de droit :	Mmes Christiane BRON et Sandrina CIRAFICI chargées du bulletin
	Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS, prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne

DESMOS

Editeur, annonces :	*Association des Amitiés gréco-suisses, case postale 2105 1002 Lausanne, CCP 10-4528-0*
Rédaction :	*Christiane Bron, Sandrina Cirafici, Lausanne*
	Effy Kassapoglou, Athènes
Collaboration :	*Marie-Lise Gerhard, Lausanne*
Imprimeur :	*Imprimerie Fleury IPH & Cie, Yverdon*

l'espace grec

cent cinquante ans de fouilles de l'Ecole française d'Athènes



Exposition à
l'Université de Lausanne, Dorigny,
Bâtiment des Facultés des Sciences Humaines 2 (BFSH 2), niveau

du 3 novembre au 24 décembre 1997

du lundi au vendredi de 8h à 19h, le samedi de 8h à 17h
Entrée libre

Arrêt du Métro Ouest (TSOL): UNIL-Dorigny

L'exposition a été réalisée par l'Ecole française d'Athènes avec le concours du CNRS et d'EDF et l'appui financier d'Aluminium de Grèce

Elle est présentée à Lausane grâce au soutien des organes suivants:
Ambassade de France ◆ Centre-Sciences ◆ Crédit Lyonnais (Suisse) ◆ Département de l'instruction publique et des cultes du canton de Vaud ◆ Ecole suisse d'archéologie en Grèce ◆ Nestlé ◆
Société de Banque Suisse ◆ Université de Lausanne

«Comment se constitue et se modèle un paysage, comment évoluent les rapports entre la ville et la campagne, quelle est la part du fonctionnel et du rituel dans la disposition des lieux sacrés, comment une architecture se met-elle au service d'une idéologie, celle du prince ou celle de la cité?

»La Grèce antique, à travers la «révolution palatiale» du IIe millénaire av. J.-C., l'apparition et le développement des cités à partir du VIIIe s. av. J.-C., les bouleversements apportés par Rome et la christianisation, offre une série d'expériences originales qui permettent de répondre à ces questions. Apprendre à lire l'espace grec antique, c'est contribuer à mieux comprendre notre propre environnement.

»Autour de ces grands thèmes, mis en valeur à l'aide de maquettes, de plans, de photographies de grands sites, l'Ecole française d'Athènes a conçu, avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), une exposition de prestige destinée à voyager dans différents pays d'Europe.»

Roland Etienne, Directeur de l'Ecole française d'Athènes

En plus de nombreuses maquettes, l'exposition présente des panneaux photographiques, des films 3-D et des montages-vidéo. Un catalogue, «L'espace grec» (Paris, Fayard, 1996), sera en vente sur le site de l'exposition, ainsi que diverses publications de l'Ecole française d'Athènes et deux CD-Rom: «Délos» et «La conquête de l'archéologie moderne».

Principales maquettes présentées: Malia, Delphes, Argos, Thasos, Délos, Amathonte (Chypre), Philippes de Macédoine.

Visites guidées sur demande.
Pour tout renseignement téléphoner au 021 / 692 30 41.

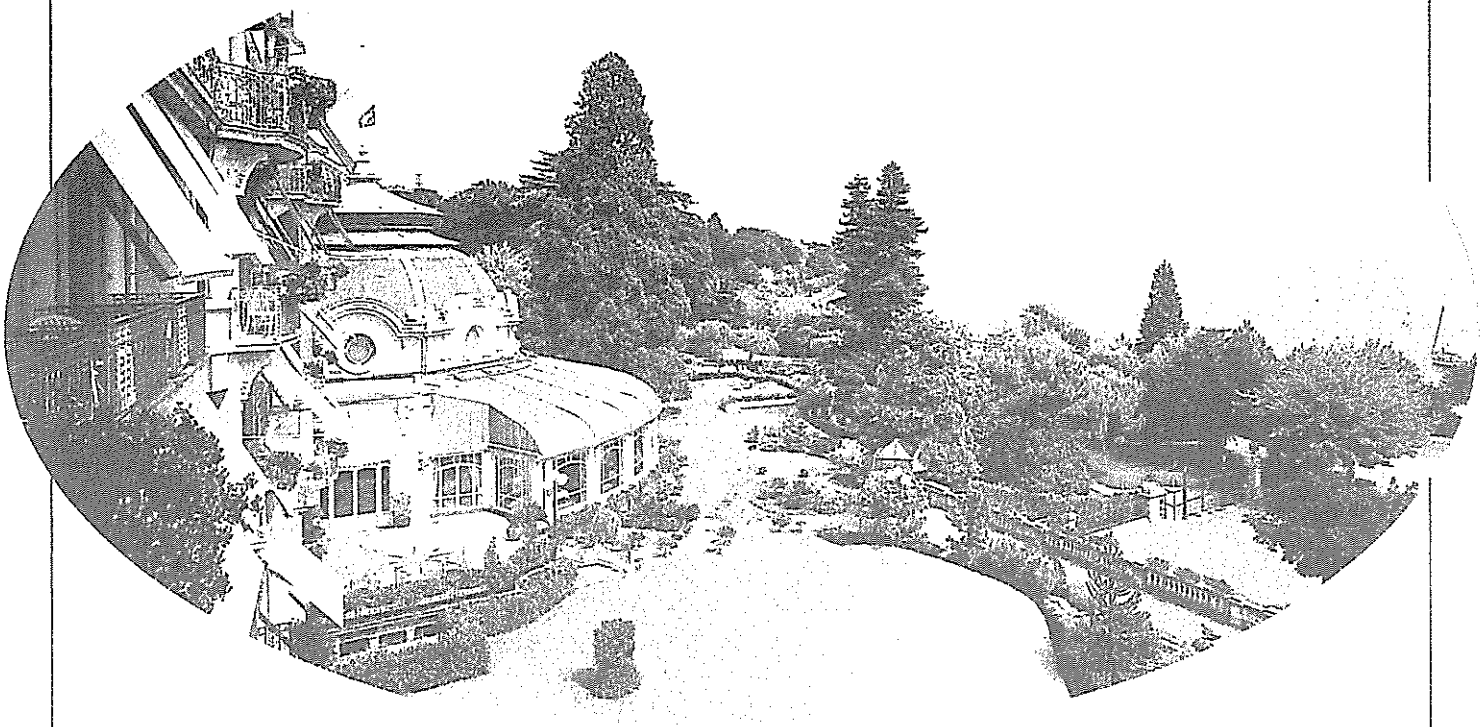
l'espace grec

Comité d'honneur

Mme la Conseillère fédérale Ruth Dreifuss, cheffe du Département fédéral de l'intérieur
M. le Conseiller d'Etat Jean Jacques Schwaab, chef du Département de l'instruction publique et des cultes du canton de Vaud
Mme la Syndique de Lausanne Yvette Jaggi, présidente du Conseil académique de l'Université de Lausanne
SE Christos Tsalikis, ambassadeur de Grèce en Suisse
SE André Gadaud, ambassadeur de France en Suisse
M. le Professeur Roland Etienne, directeur de l'Ecole française d'Athènes
M. le Professeur Eric Junod, recteur de l'Université de Lausanne
M. François Jeanneret, président de la Fondation de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce

Comité d'organisation

M. Pierre Ducrey, professeur à l'Université de Lausanne, directeur de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce
M. Daniel Paunier, directeur de l'Institut d'archéologie et d'histoire ancienne de l'Université de Lausanne
M. Claude Bérard, professeur à l'Université de Lausanne
Mme Sandrina Bessat et M. Fernand Aubert, commissaires de l'exposition



"J'ai devant moi un ciel d'été, le soleil,
des coteaux couverts de vignes mûres
et cette magnifique émeraude du Léman
enchâssée dans des montagnes de neige
comme dans une orfèvrerie d'argent.
Je vous regrette."

Victor Hugo (1802-1885)

BEAU-RIVAGE PALACE

1006 Lausanne - Ouchy
Tel. 021/613 33 33 Fax 021/613 33 34

A member of
The Leading Hotels of the World

IRIO